l'Organe

HIVER 2015 / L'ORGANE — MAGAZINE FRANCOPHONE DE CONCORDIA LABYRINTHES

Labyrinthes

Éditorial

3 *Les chemins qui ne se croisent pas* Charlotte Parent

Méditations

5 *Interstices* Ève Lapierre

39 *Salamandre* Maéva Thibeault

46 *Le nid* Sarah Boutin

49 *Minotaure* Dominic Laperrière-Marchessault

Société

6 *13 novembre* Anna Michetti et Alice Pierre

28 *Tête de blanc* Marie-Hélène Quesnel-Olivo

36 *Éternité et des poussières* Charles-A. Marois

Opinion

10 *Un nouveau mur à chaque virage* Taloche d'Hivers

Conte

20 *La Chiasse-Gallerie* Félix Parent

Fiction et récits

26 *Le rédacteur* Samuel Lavallée Daunais

42 *Crise de lettres* Charles Gauthier-Ouellette

Promenades

34 *Déambulations au Panier le moins cher* Miriam Sbih

43 *Je suis déconcentrée par le moindre petit truc* Alice Pierre

Culture

40 *Le festin au crépuscule : note de lecture* Justine Falardeau

44 *1001 fesses* Alice Brassard

Jeux

18 *Mais à quoi pense-t-il ?* Daniel Pelchat

Photo

12 *Vague flânerie* Marie Chemin

Poésie

8 *Le pas qui monte* Mathieu Parent

31 *Ici* Catherine Côté

48 *Vagues* Frances Pope

Les chemins qui ne se croisent pas

J'ai eu honte, quand j'ai vu les photos de la bannière qui a été placée au-dessus de l'autoroute Henri-IV, à Québec, le 11 novembre. « Réfugiés, non merci », pouvait-on y lire. Si l'acte a été vivement condamné par plusieurs, il y en a d'autres, comme Pégida Québec, ou l'organisation des Québécois de Souche, qui ont applaudi le message. Pour ceux qui, comme moi, pensent qu'une telle bannière est une abomination, il est douloureux de voir la capitale ainsi représentée.

C'était avant même les attentats meurtriers qui surviendraient deux jours plus tard, à Paris, qui, évidemment, auraient un impact important sur l'hospitalité des Québécois à l'égard des Syriens. « Six Québécois sur dix disent non aux réfugiés, » titrait La Presse le 20 novembre dernier. La bannière à Québec, donc, ne pourrait être accusée de fausse représentation. Un coup un peu dur à avaler : ces opinions, qu'on imagine être celles d'une minorité désolante, mais sans réel pouvoir politique, sont finalement celles de la majorité du moment.

N'est-ce pas souvent le cas ? Ne suis-je pas surprise et atterrée quand je prends connaissance des résultats d'une proportion alarmante de sondages ? Il semble que je n'apprenne pas, et que mes attentes soient toujours contredites quand vient le temps de considérer les idées de mes concitoyens. Il est bien dur de voir nos idées, qu'on croyait pourtant vraies, même évidentes, reléguées au second plan. Les penchants de la majorité qui se dégage des sondages, des scrutins, des manifestations publiques – une majorité qui est changeante dans sa composition et dans ses opinions selon l'enjeu en cause — sont tellement durs à prévoir! Je n'aurais su prédire que 60 % des Québécois voudraient accueillir un nombre moindre (ou nul) de réfugiés.

C'est que, de toute évidence, mon chemin ne croise que très rarement ceux des gens qui s'opposent à l'arrivée au Québec des réfugiés syriens. Ils ne s'immiscent dans ma vie que sous les traits de commentaires sur des articles en ligne, ou sous ceux des publications haineuses de cet ami Facebook pour lequel j'ai plus de pitié que de mépris. Le rôle modeste que ces opinions jouent dans ma vie de tous les jours m'a amené à sous-estimer leur importance et leur portée.

Je comprends bien que la pluralité des opinions dans l'espace public est une condition et une conséquence du système démocratique; loin de moi l'idée de prôner l'adoption d'un discours unique qui serait le mien. Mais je ne peux m'empêcher de me demander, dans le contexte actuel, si la prise de position à laquelle on assiste de la part d'une grande proportion de la population du Québec est réellement le signe d'une démocratie en santé, d'une société saine. Je sais que je m'aventure en terrain dangereux : il est typique, en démocratie, de la part de la minorité, d'admettre difficilement la défaite. C'est pourtant de cette façon que nos sociétés fonctionnent : ceux qui forment la minorité par rapport à un enjeu précis se voient écartés du pouvoir, du moins temporairement, pour la décision en cours. Ainsi, comprenez-moi bien : je ne remets pas en cause la souveraineté de la majorité, mais je cherche les limites de son pouvoir – il doit bien y en avoir.

Le 22 novembre, Radio-Canada annonçait que le plan du Canada en ce qui a trait à l'accueil des réfugiés syriens se limiterait aux familles, femmes et enfants. Voilà qui donne mal au cœur. Voilà qui semble profondément inhumain et injuste. Et pourtant, voilà une décision politique qui saura calmer les angoisses de la majorité qui s'est exprimée récemment.

Il me semble que le droit de décider de la majorité doit se faire imposer une limite. Comme l'a écrit Tocqueville, « il existe une loi générale qui a été faite ou du moins adoptée, non pas seulement par la majorité de tel ou tel peuple, mais par la majorité de tous les hommes. Cette loi, c'est la justice. » Le peuple québécois, et le peuple canadien, ne sont-ils pas que des sous-entités au sein d'un groupe plus large, de l'espèce au grand complet ?

Que devons-nous comprendre, quand on voit le pays dont on est citoyen adopter, sous la pression de la majorité, légitime souveraine, des lois et des façons de faire qui sont visiblement injustes ?

Que devons-nous comprendre, que pouvons-nous faire, quand la majorité entretient des peurs et des préjugés qui embrouillent son raisonnement ?

Il y a de quoi être inquiet, car la majorité, une fois qu'elle se met en marche, est difficilement ralentie dans son élan.

Revenons aux chemins qui ne se croisent pas. La majorité, dans sa diversité relative, emprunte dans un cas comme celui-ci des chemins qui la mènent à des conclusions mauvaises et dangereuses. Des conclusions peu généreuses qui, décidément, manquent d'humanité. Et pourtant, nous sommes tous humains, complètement et inaltérablement. Qu'est-ce qui détermine les sentiers que, individuellement ou collectivement, nous empruntons ? Où nos routes respectives se séparent-elles ? Est-ce que la direction que l'on prend dépend de notre éducation, se décide-t-elle pendant nos études ? Dépend-elle des expériences que l'on vit ? Ou alors, est-elle une conséquence du milieu dans lequel on

naît et on grandit, ou de l'influence de notre famille ? L'incroyable pluralité des chemins dont est composé le dédale de la société résulte probablement d'un mélange de tous ces facteurs, et de bien d'autres. On peut s'interroger aussi, et surtout, sur les conditions dans lesquelles nos chemins se croisent. À l'intersection, savons-nous nous reconnaître dans l'autre ? Sous nos peurs, nos croyances, nos opinions, nos réactions à l'actualité – sous une épaisseur variable de couches qu'il faudrait savoir peler, nous sommes tous, fondamentalement, humains.

Encore faudrait-il trouver l'occasion de se rencontrer. Dans le labyrinthe, tout nous oblige à notre voie : de notre couloir respectif, nous n'avons que vaguement conscience de la présence de toutes sortes d'autres sentiers autour de nous. L'autre est là, mais il est invisible et semble inaccessible.

Comment arriver à mieux s'entre-voir, mieux s'entre-connaître, malgré les murs qui se dressent entre nous, limites inhérentes à la vie sociale et politique ? Faudrait-il porter plus d'attention aux échos des pas de ceux qui marchent au-delà des parois qui bordent nos chemins ?

Je voudrais dans le futur savoir saisir les opportunités que la vie de tous les jours m'offre pour entrer en contact avec ces membres de la majorité qui – peut-être inconsciemment, peut-être après réflexion – préfèrent un sentiment de sécurité à l'avenir des réfugiés. Je voudrais ne plus être confinée à un ghetto de gens qui suivent un chemin similaire au mien. Ce n'est que sous cette condition, il me semble, que je pourrais avoir une conception plus réaliste de la société dans laquelle je vis, et que, tous, nous pourrions nous laver de nos illusions. C'est en admettant l'existence d'une myriade de sentiers que nous pourrons travailler ensemble à nous changer.

Sans désirer un itinéraire unique et contraignant, je rêve, après avoir lu que les hommes syriens non accompagnés ne seront pas admis au Canada, d'une société où les chemins se croisent plus souvent.

Deux parcours qui se mêlent, se tordent, se nouent,
Deux esprits qui s'alimentent, qui se complètent,
Un frère, une sœur, cherchant l'équilibre.

Interstices

En chanson. C'est dans le brouillard qu'une rencontre est belle.

En mot. Brouillard proche, dégoulinant, palpable.
Jour gris. Partout, des choses mouillées.

Tout dans un flou, brouillard épais.

Aime les rencontres dans leur hésitation. Cultive l'incertain, le vaporeux. Tout se joue dans l'espace de doute entre ce que l'on perçoit et ce qui est. Ne tente pas d'y mettre des mots. Vis-le. Vis ce vide qui est tout, qui renferme l'infini des possibles, ceux que l'on peut vivre. Et les autres aussi. Ce vide qui renferme sa part de tragique dans sa beauté d'être absolu. Tu sais que tout n'est pas, que tout ne sera pas, mais émerveille-toi quand même de ce tout trouble qui se refuse au concret. Entre amour et amitié, aime et explore. À tâtons.

C'est dans cet interstice que tu trouveras le sublime. Va à sa rencontre. Balzac aimait probablement la brume. Du moins, il savait la dire. Le sublime vient du cœur, l'esprit ne le trouve pas. Alors, ferme les yeux et offre-toi le sublime. Avale l'eau de l'autour, bois à la source de l'inexplicable, de ce qui doit le rester. Deviens cette sublimation liquide des jours de pluie. Fais-toi alchimiste du dégoulinant, immisce-toi partout, telle l'humidité des jours gris, des moments incertains. Prends goût à ne pas comprendre, au nébuleux, au confus. Savoure la timidité de ces moments, de ces rencontres, de ces échanges qui refusent de se donner entièrement.

Sache perdre le contrôle, un peu.
Sache, juste assez.
Permets au brumeux de remplir l'espace.

En écoutant : *Woodcat* – Tunng
En lisant : *L'heure sans ombre* – Benoît Bouthillette

Photos par ALEXIS et CLARA COUSINEAU

13 novembre

Le 13 novembre 2015 au soir, six attaques furent orchestrées à Paris par des terroristes de Daech. Rues dans Saint-Denis, près du Stade de France, bars et restaurants des 10e et 11e arrondissements, salle de concert, c'est la population civile qui est visée. Le bilan à ce jour est de 130 morts, sans compter les 8 terroristes, et de 352 blessés. Cette nuit du 13 novembre est à présent marquée par l'attentat le plus violent en France depuis 1945, et l'une des attaques les plus meurtrières sur un pays occidental depuis le 11 septembre 2001.

Les réactions sont immédiates. Des messages de soutien affluent, dans lesquels reviennent notamment les *hashtags* #PortesOuvertes (signifiant la possibilité d'un hébergement) et #PrayForParis. L'inquiétude, la peur, le chagrin se font sentir, mais aussi la confusion et l'incompréhension. Les informations arrivant au compte-goutte depuis différents médias, nous avons du mal à obtenir des précisions. **Un fait domine le tout : Paris est affligé, Paris est assiégé.** Partout dans le monde, nous essayons de prendre des nouvelles de nos proches, nous tentons de nous soutenir les uns les autres. Des soupirs de soulagement se font entendre, des larmes coulent. Que dire, que faire, face au deuil? À l'université, il n'y a pas de cours nous enseignant les phrases à dire, les attitudes à prendre face à de telles pertes. Puis, c'est l'incompréhension qui prend le pas. Comment un acte aussi barbare a-t-il pu être commis? Comment rendre justice? Quand certains tentent de comprendre ce qui se passe dans la tête de ces gens, d'autres disent qu'il faut riposter, qu'il faut « tous les tuer », et que la France ne doit pas se laisser marcher sur les pieds. Mais contre qui se battre lorsque l'ennemi n'est pas identifiable? **Est-ce que notre véritable ennemi ne serait pas la peur, la difficulté à s'accepter les uns les autres ?** Car après tout, le terrorisme, c'est « une méthode d'action violente répétée inspirant l'anxiété (...) pour des raisons idiosyncratiques, criminelles ou politiques, selon laquelle les cibles directes de la violence ne sont pas les cibles principales » (définition de l'ONU – 1988).

Devant un crime comme celui du 13 novembre, nous ne devons pas donner satisfaction à Daech en nous divisant, en cédant à la peur et à la xénophobie. Nous ne devons pas accepter les discours de Marine Le Pen, candidate à la Présidence du Front National, qui estime que la France « doit se réarmer » (discours du 14 novembre 2015), ni ceux de Donald Trump, qui estime que la France devrait autoriser le port d'armes. **Nous ne pouvons pas répondre à la barbarie par la barbarie. Nous ne pouvons pas perdre notre humanité au profit d'une vengeance qui doit se faire grâce à l'éducation, l'art et l'amour.** Nous devons continuer à affirmer notre identité culturelle, en brandissant Voltaire, Weil, de Gaulle, Camus et la Déclaration des droits de l'homme. Comme le dit mon ami Olwen Falhun, « l'engrenage des armes, c'est ce qu'il y a de pire (...), il faut partager, partager et encore partager les messages de paix ». Ces messages d'amour, de soutien, et de paix, le monde entier les a envoyés. L'Allemagne propose son aide militaire, l'Ouganda se déclare « solidaire des valeurs qui furent attaquées hier soir : liberté, égalité, fraternité », et le Brésil pare des couleurs de la France son Christ Rédempteur. La Hongrie déclare une journée de deuil national, l'Algérie qualifie les attaques de « crime contre l'humanité », et la tour CN à Toronto revêt le drapeau tricolore. L'Arabie Saoudite dénonce une « violation de toute éthique, morale et religion » et l'India Gate à New Delhi en Inde se colore de bleu, blanc et rouge. Tandis qu'à Paris la tour Eiffel s'éteint en hommage aux victimes des attentats, le monde s'illumine pour montrer son soutien, comme le prouvent également les milliers de bougies allumées aux fenêtres des habitations les 14 et 15 novembre. Partout dans le monde, les Français se rassemblent devant les consulats et les ambassades, entonnent *La Marseillaise*, respectent des minutes de silence, se rassurent les uns les autres.

Si aujourd'hui, nous nous étendons sur les réactions internationales, c'est pour vous remercier. Géographiquement parlant, la France n'est pas un grand pays. Mais la France a une histoire, une culture. Comme le New York Times l'a si bien dit le 14 novembre, elle « incarne tout ce que les fanatiques religieux du monde détestent : la joie de vivre par une myriade de petites choses : le parfum d'une tasse de café et des croissants (...), une bouteille de vin que l'on partage entre amis, (...) le droit de ne croire en aucun dieu, (...) de lire n'importe quel livre ». La France, c'est le pays des Lumières, de Zola et de Balzac. Aujourd'hui, nous n'étions pas seuls. Nous avons été soutenus. Nous avons entendu Irlandais, Espagnols, Américains, Canadiens et Italiens se joindre pour chanter *La Marseillaise* avant leurs matches. Ce fut un immense réconfort. Nous pourrions facilement continuer à vous remercier pour votre amour. **Mais il est temps à présent pour nous, Français, de manifester notre soutien, car ce vendredi 13 novembre, ce ne sont pas seulement des attaques contre la France qui ont été perpétrées.** C'était aussi Beyrouth qui était attaquée par deux kamikazes au sud de la ville, provoquant le décès de 43 personnes. Ce vendredi n'était pas seulement une attaque physique contre l'humanité, mais aussi, et surtout, contre les droits de l'homme. Relevons la tête, témoignons de notre amour et de notre foi en l'humanité.

Fluctuat nec Mergitur

Le pas qui monte.

Entre les visages de buttes
Un pas

Entre les doigts gantés de fleurs
Un pas

Entre les mains cardeuses
Un pas

Entre les muses de chants prochains
Un pas

Entre les épaules d'aubes lointaines
Un pas

Entre les ustensiles des regards mille-feuilles
Un pas

Entre les séjours enlumineurs de paroles acérées
Un pas

Entre les ritournelles tournicotant bras-dessus bras-dessous
Un pas

Entre les lectures enlisées de sous-bois
Un pas

Entre les traits gaillards, roses et jongleurs des nouveaux-nouveaux-nés
Un pas

Entre les dentelles perpétuelles de la révolution permanente
Un pas

Entre les carrosses de joies folles
Un pas

Entre les blessures locales périssables
Un pas

Entre les voiliers de langues dénouées
Un pas

Entre les nageurs têtes-en-feux
Un pas

Entre les bandeaux de clans à lacets
Un pas

Entre les cerfs-volants de visions cométicologiques
Un pas

Entre les draps colorés de l'Ère du Verseau
Un pas

Entre les guenilles de patenteux-advienne-que-pourra
Un pas

Entre les ailes déployées des rires-concierges
Un pas

Entre les ribambelles de peaux, de canots, de racines
Un pas

Foulant les rubans de la danse
Déliant les va-et-vient, les balançoires
Passant les avirons, les rames

Une marche dans un pas qui montre un pas.
La danse ! Voilà l'escalier !

Entre les perles et le fil
… la nuit le jour
… le ciel la terre
… l'espace le temps
… l'animal l'humain
… l'ancien le nouveau

Un pas montre un pas !

Déplie un horizon pulvérisé dans la ferraille.
Suinte de la tête auxpieds.
Abreuve les étangs gercés.

Le pas monte un pas

Et sous le temps démesuré : l'espace que pointent encore et toujours les conifères.

Les insectes peuvent chatouiller nos nerfs,
les champs faire souffler nos rêves
et les arbres garder nos espoirs.

Nos panaches de givre et de fumées
se retrouvent de nouveau au fleuve.

Il en retourne de nos étés,
de la compagnie des oiseaux du monde,
filant routes et roseaux.

Entre un pas
un autre
un pas
un autre
et un…

Celui qui se lève
est un fleuve qui descend,
une terre rejoint l'océan.

Et les voilà réunis.

Cette danse élémentaire,
c'est en fait notre pays.

Un nouveau mur à chaque virage

Il est une chose profondément étrange dans ce monde, c'est la quête de sens. Tous, nous y sommes assujettis. Recensé de Platon jusqu'à Houellebecq, ce profond malaise qui caractériserait l'homme n'a jamais cessé de le hanter.

D'où viens-je, où vais-je, où dois-je aller ?

Pour certains, comme les existentialistes, ce questionnement n'a pas lieu d'être et on doit être le plus lucide possible par rapport à l'absence de sens de notre existence. N'osant pas aller jusque là en ce qui me concerne, je ne peux toutefois que constater que si autrefois ce questionnement était primordial, aujourd'hui, il est beaucoup moins prioritaire. Particulièrement pour ce qui est de la vie en société. En effet, je disais chose étrange que la quête de sens, mais je dirais : chose d'autant plus étrange que nous nous l'attribuons au sens collectif, cette quête. Constamment à se demander si nous allons dans la bonne direction ou si nous faisons bien d'y aller, notre soif de but est sans limites.

Quelle est notre histoire ? Quel est le sens de notre pays ?
Quelle place doit-il avoir sur l'échiquier mondial ?

À ce type de questionnement, il y a autant de réponses différentes qu'il y a d'individus à occuper un même espace. En effet, chaque individu d'une collectivité peut légitimement croire avoir des réponses. C'est le principe même d'une démocratie. Ceci est particulièrement vrai dans notre petite province. En effet, par nos choix en matière de gouvernance, nous sommes, au Québec, dans une situation où chaque tentative de répondre à ces questions de manière collective semble se solder en échec.

Dans notre petit Québec, tout ce qui touche à l'émancipation de la patrie forme une muraille infinie. La question nationale ressemble à un grand labyrinthe d'interrogations dans lequel chacun prétend avoir le fil d'Arianne alors que tout le monde a les mains vides. Forcé d'occuper ce dédale et incapable de s'y soustraire bien longtemps, notre peuple est prisonnier par son profond déchirement. Immobiles, car incertains, nous scandons « Vive nos chaînes ! », dans une situation où, à force de tomber sur de nouveaux murs à chaque virage, nous avons appris à y être indifférents. C'est là tout notre drame collectif. Fatigués de nos défaites à toutes nos tentatives d'affirmation, nous en sommes au point que nous accepterions n'importe quoi pour ne pas échouer à être maîtres de notre destin.

Après le rapatriement de la constitution de 1982 et les échecs de Meech et de Charlottetown, les défenseurs d'un Québec fort au sein d'un Canada uni ont connu une douche froide. À la suite des référendums perdus de 80 et 95, ceux d'un Québec indépendant en ont connu une glacée. Les seuls épargnés par cela furent ceux pour qui la province n'a rien de particulier. Ceux pour qui le Québec n'a de sens que comme un territoire parmi tant d'autres dans un pays qui prend les décisions pour lui.

Nous nous complaisons dans ce degré zéro de l'ambition collective comme si on pouvait y trouver un apaisement aux questions qui nous habitent et nous angoissent.

Avant, ces gens étaient une minorité, mais aujourd'hui, avec le cynisme ambiant, ce sont eux qui mènent le bal. Mettant de l'avant le seul chemin n'ayant pas mené à un mur, ils ont su convaincre une majorité de gens d'aller dans leur direction, celle de l'absence de direction. Le grand rêve de Phillippe Couillard est de faire oublier aux gens qu'ils sont dans une prison et la situation de déni actuelle favorise son discours. Le fil d'Arianne n'existe pas.

Nous nous complaisons dans ce degré zéro de l'ambition collective comme si on pouvait y trouver un apaisement aux questions qui nous habitent et nous angoissent. Ce sont des questions d'un autre temps que celle de la place du Québec dans le monde. Quand il ne suffit pour être élu que de scander que « le plus important, c'est de rééquilibrer les finances publiques » ça en dit long sur le niveau de notre écœurement collectif.

Devant ce constat, nous pourrions être tentés de nous affaisser nous aussi. Nous pourrions avoir envie de déposer les armes et de suivre la majorité. De se replier sur notre individualité et de se construire un petit nid douillet dans le labyrinthe. La nation distincte et la souveraineté ont échoué. Jouons la carte de l'assujettissement. Après tout, notre cage est peut-être une cage, mais elle est en or. Nous ne souffrons pas physiquement de notre emprisonnement. De plus, nous pouvons réussir à nous reconnaître dans un plus grand ensemble. Le Canada a élu un premier ministre jeune aux valeurs progressistes ? Nous devrions peut-être le suivre ! Sans doute que nous pourrons accomplir de grandes choses. Sans doute, mais au détriment de quoi ?

Car c'est là que se situe tout l'enjeu de ce problème. Je disais un peu plus haut que les existentialistes ne voyaient pas de sens propre à la vie et désiraient vivre dans cette lucidité. Peut-être devrions faire comme eux et cesser de s'acharner. La question nationale se réglera en ne se réglant pas et ce ne sera pas plus mal. Je continuerai d'exister et vous aussi. L'entité *Québec* sera morte remplacée par une nouvelle plus grande, plus rouge et plus homogène. Fini l'éternel débat constitutionnel, fini les deux solitudes, fini le labyrinthe de la nation. Enfin !

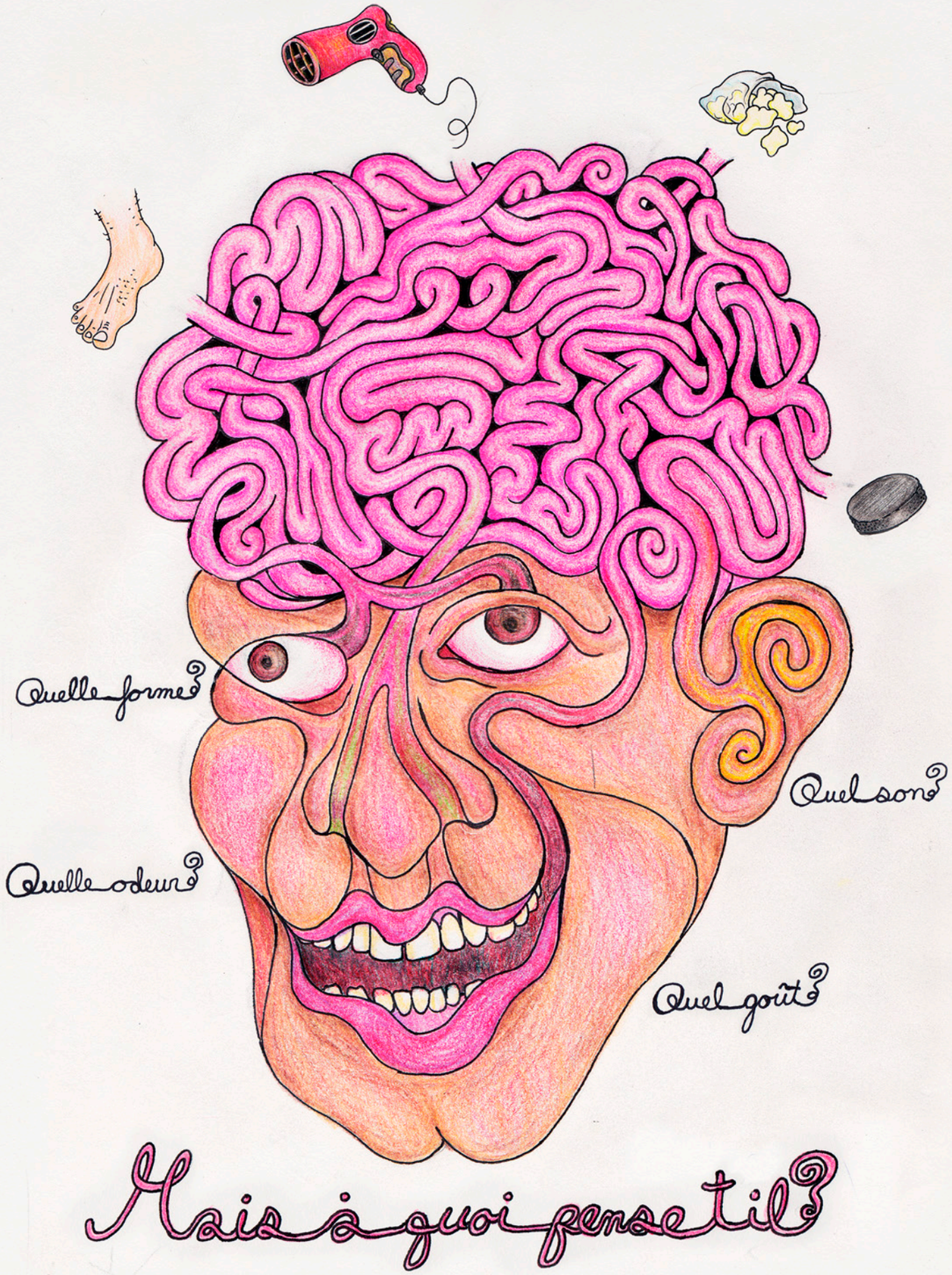
Je comprends ce point de vue, mais je ne peux m'empêcher de me demander quel serait le prix à payer pour ce confort. Parce que si les existentialistes étaient lucides, ils étaient aussi profondément déchirés et toute leur philosophie est basée sur le combat de la désillusion liée à leur constat. L'acceptation du non-sens collectif vient avec une lucidité sur celui-ci. Si on goûte une fois à l'abandon, son goût restera à jamais sur nos lèvres. Comment se battre pour *X* quand nous avons abandonné *Y* ? Je sais que nous valons mieux que ça.

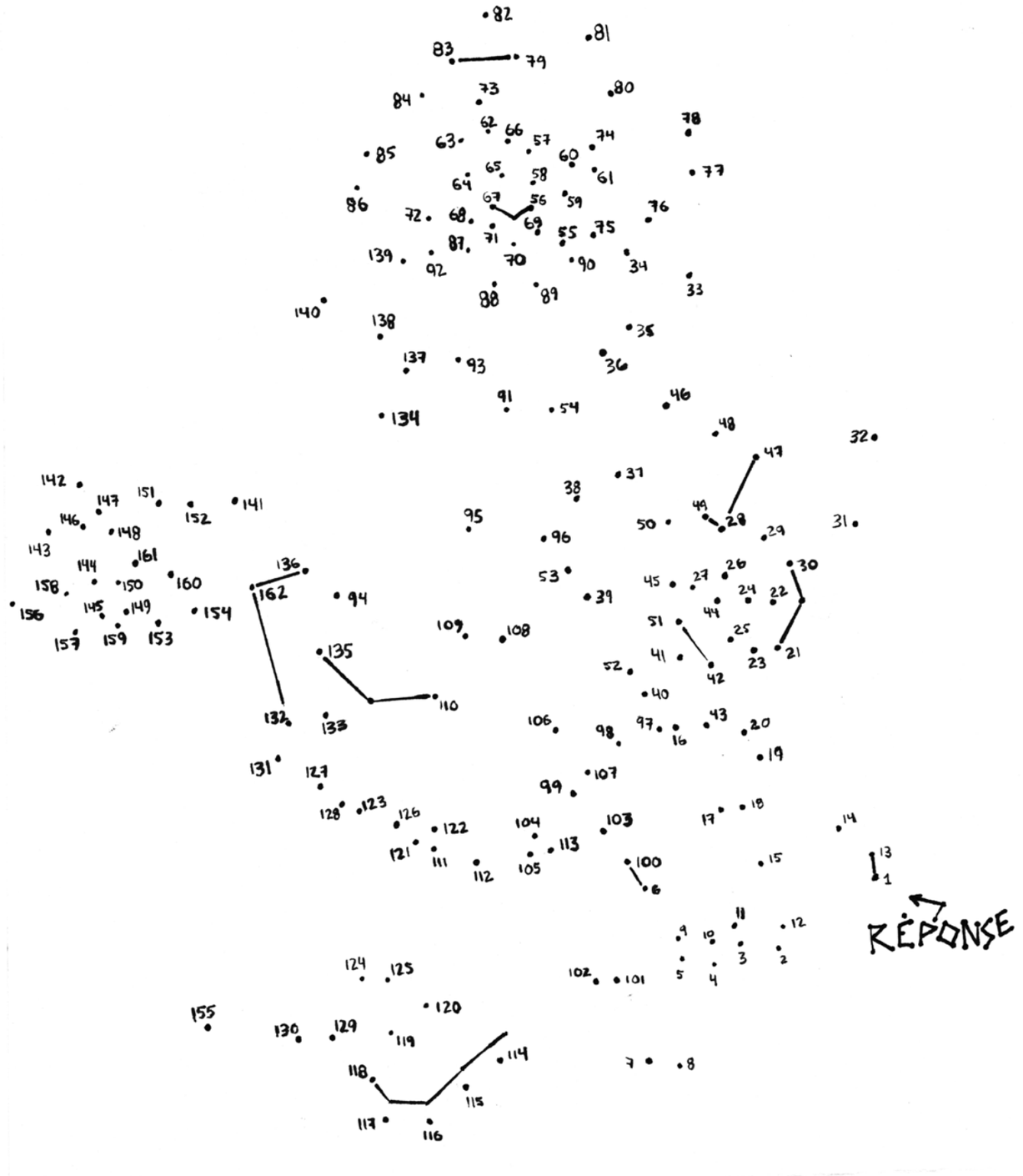
Il faut continuer de voir du sens et ne pas laisser l'apathie dominer notre peuple. Et si nous n'en voyons pas en soi, voyons-en au moins dans l'idée de combattre cette inertie cynique. Albert Camus disait : « Je continue à croire que ce monde n'a pas de sens supérieur. Mais je sais que quelque chose en lui a du sens et c'est l'homme, parce qu'il est le seul être à exiger d'en avoir. » Voilà peut-être un début de raisonnement. Voulons-nous vraiment passer l'éternité dans le doute de ne pas avoir vu ce qu'il y avait hors du labyrinthe ? Plus important, pouvons-nous humainement le supporter ? Nous devons continuer de lutter pour sortir et si c'est sans fil, ce sera avec des ailes.

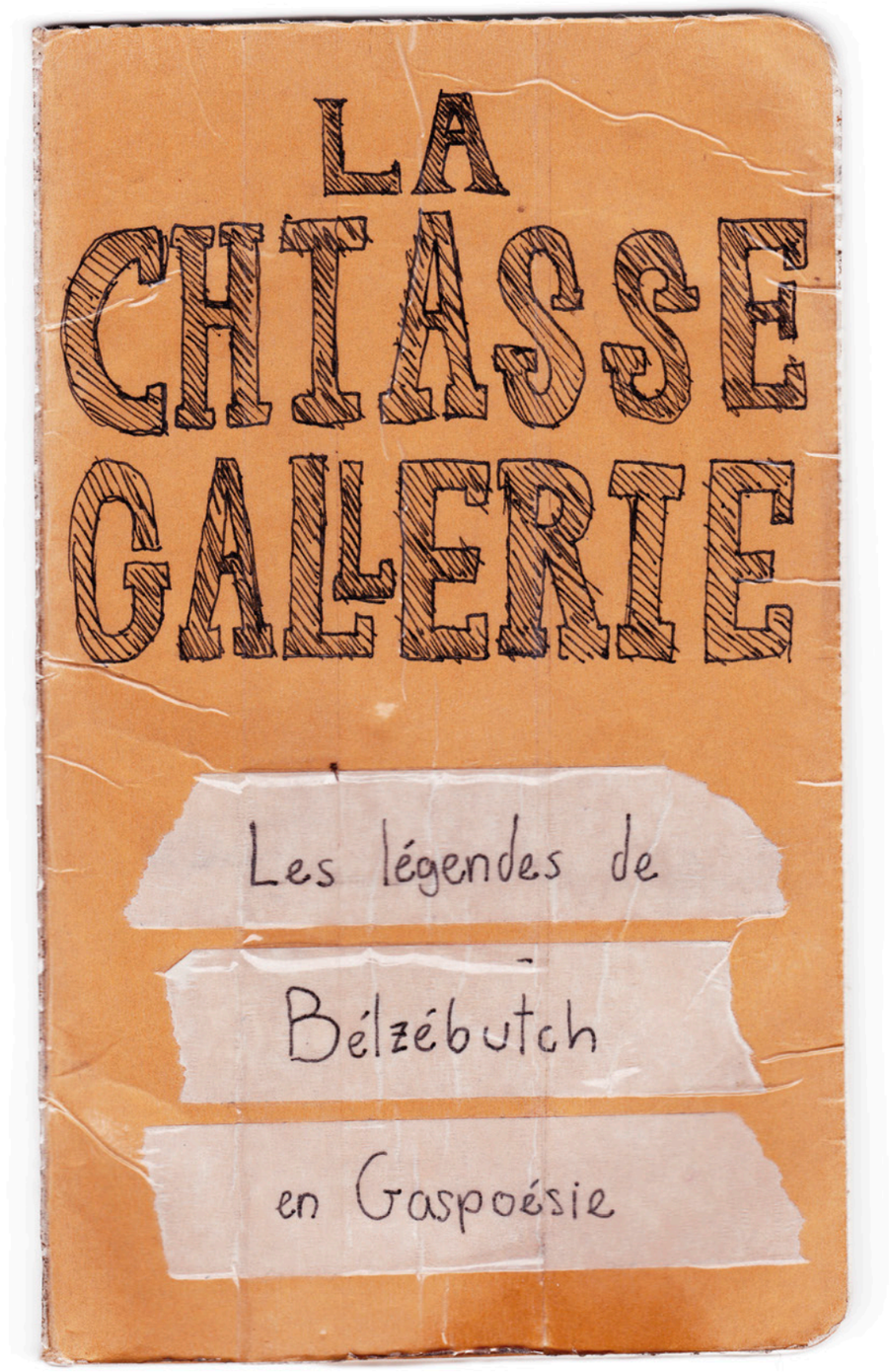
PHOTO Marie Chemin

Vague flânerie

Promenade aux abords d'un dédale maritime.


Quelle forme?
Quel son?
Quelle odeur?
Quel goût?
Mais à quoi pense-t-il?


RÉPONSE



J'AI ENTENDU CETTE LÉGENDE illustre il y a de cela longtemps, alors que je revenais de Québec, parcourant ces quelques 40 lieues pénibles qui séparent la capitale de Rivière-au-Loup (surnommée Fraserville par les Britanniques). Le temps se faisait mauvais, mais la nécessité de retrouver dès que possible mon village hâta mon départ. Ainsi, alors que le soleil était presque couché sur le terme de ma deuxième journée de marche, la houleuse grisaille qui couvrait le ciel se transforma en un orage violent, si violent même que je peine à me rappeler tempête qui s'abattit avec semblable fracas. Toujours est-il que je fus forcé de trouver refuge dans une plaisante petite chaumière, dans laquelle on m'accueillit avec entrain. L'hôte, après m'avoir expliqué qu'il recevait déjà pour la veillée, me servit à boire et m'encouragea à joindre les convives.

J'avais bu beaucoup d'eau de vie, et je me tenais près de l'âtre, dont la chaleur peinait à éloigner le froid qui semblait s'accrocher à la moelle même de mes os. Les jeunes gens étant occupés à danser dans une pièce voisine, je me retrouvai avec quelques hommes d'âge mûr qui entretenaient une discussion animée, tout en fumant de leur pipe avec grande énergie.

Je me retrouvai vite mêlé à une conversation dont le sujet oscilla largement avant de se porter sur le Nord-Est. Sur la Gaspoésie. Tous exhumèrent le peu de connaissances qu'ils possédaient au sujet de cette contrée, la plupart, on le sait maintenant, des fables saugrenues et sans fondement. Alors que les hommes renchérissaient et surenchérissaient de plus belle, mes yeux trouvèrent, dans l'ombre de la pièce, ceux d'un vieillard qui semblaient se remplir d'une étrange colère. Le tison de la pipe qu'il s'époumonait à fumer donnait à ses yeux quelque chose de satanique. Les hommes, de leur côté, avaient fini par affirmer qu'il était impossible de se rendre en Gaspoésie, et que cela n'avait d'ailleurs jamais été fait, la contrée étant trop dangereuse, et le voyage trop périlleux.

Sur ces paroles le vieillard se jeta sur ses pieds et, dans un accès de rage s'écria :

« Maudite gang de calisses ! Vous savez pas pour deux osti de cennes de quoi vous parlez ! Même que je suis déjà allé en Gaspoésie, pi ch'tencore icitte pour vous n'en parler. »

On le traita de fou, mais aussitôt il sortit de sa poche un petit livre, abimé par les années, dont la couverture semblait être plastifiée avec du ruban adhésif. Tous les hommes se turent quand ils virent le carnet odorant. L'homme se rassit, de grosses larmes coulant sur ses joues. Les convives le prièrent d'accepter leurs excuses et le sommèrent pour se faire pardonner de raconter son intriguant récit. Ragaillardi, le vieillard bourra sa pipe, craqua une allumette sur son pantalon de toile, tira longuement, et extirpa de ses entrailles la suivante légende dans un énorme motton de boucane bleuâtre.

« Ce livre-là, je l'ai trainé avec moi du plus loin de ma souvenance. Ça raconte la fois ousque je m'étions rendu en Gaspoésie avec cinq de mes chums. » Il tourna le livre de façon à montrer la quatrième de couverture. On pouvait discerner sous le ruban adhésif transparent cinq noms écrits avec une calligraphie qui n'a son égal que chez les enfants de moins de cinq ans. « Y'avait Francis Gravol, surnommé Six-Francs, dont on dit qu'il n'a pas d'âme, l'ayant perdue en jouant aux cartes, lors d'une impitoyable partie de bataille. Sorti de la terre froide de l'Abitibi, c'est un individu froid et vilain, aimé de tous pour des raisons qui semblent échapper à tout le monde, et même à Six-Francs. C'est d'ailleurs le seul qui n'a pas écrit dans le livre. Vient ensuite Louis de Robitaille, dit Robitte, connu pour sa capacité à boire, fumer, sacrer comme nul autre et rien faire à part de ça, parce qu'il n'en a pas envie. Il disait souvent : "Lé gars je sé po kessé vous faites mè vous l'fète bien". C'était sa manière de s'excuser de ne rien faire. Le troisième voyageur dont le vrai nom s'est perdu dans les méandres de la vie était affublé du surnom de Dindon, et il était reconnu comme étant séparatiste, raciste, et passionné par les voitures Dodge, en plus d'avoir des tendances autodestructrices qui complétaient si bien celles du quatrième compagnon, Monsieur Parent. C'est moi, ça. Monsieur Parent, le quatrième compagnon. J'étions plus petit et plus gros que les autres, mais aussi plus grande gueule et plus soif. Vraiment soif. Durand le Dixième complétait ce coquin quintet. En ces temps-là était répandue la notion que tous les habitants de la ville de Québec connaissaient au moins un des dix enfants de la florissante famille Durand. "Philippe" Durand était le dernier des compagnons, à la fois le plus maigre, le plus léger, le plus pauvre et le moins bien équipé. Son vélo est d'ailleurs un élément important du voyage.

Parce qu'on est pas rien que allés en Gaspoésie, on est allés en fixie.

Pas de changement de vitesse, pas de petit mécanisme qui fait clic-clic quand tu pédales pas, et plus souvent qu'autrement pas de freins. Il est possible de rouler à reculon, ce qui permet de ralentir sans mécanisme de freinage. Il est impossible d'arrêter de pédaler lorsque l'on avance, donc quand la roue tourne, les pédales circulent, et donc tes chevilles torpillent, tes jarrets translationnent, tes jambons pompent, et tes aisselles ruissèlent. »

Les convives écoutaient l'homme avec un intérêt marqué. On en venait à oublier le rythme des reels de la pièce voisine et le son des gouttes immenses s'écrasant avec violence sur la vitre du châssis. Le front de l'homme se couvrait de gouttelettes de sueur et ses yeux brillaient d'une lueur malsaine. Comme il ouvrait le livre, un éclat de foudre jeta depuis les carreaux une lumière éblouissante sur sa couverture. Un frisson parcouru les hommes qui réussirent à en percevoir le titre durant le bref instant de clarté.

LA CHIASSE GALLERIE

S'ils avaient été mieux lettrés et si l'éclat de la foudre avait duré plus longtemps ils auraient pu lire en dessous du titre :

Les légendes de Bélzébutch en Gaspoésie

Ils auraient également remarqué que galerie ne s'écrit qu'avec un seul « L », mais, franchement, ils étaient tous ignares, et ça a passé comme dans du beurre.

Le vieillard se racla longuement la gorge et cracha dans l'âtre le fruit de sa récolte gutturale qui frappa les braises avec force

et fut consumé par des flammes verdâtres, inexplicablement. Il entama sa lecture :

« “On a fait LEGIT 40 km comme des gros jambons en commençant à pédaler vers 11 h. Tout l’monde sul traversier était intrigué par notre rocambolesque idée. On a fini de biker pi on a chillé dans un camping insane de vue en se fumant crissement du tabac de qualit + des saucisses à chier. – Durand.”

C’est écrit en vieux dialecte de langue françoise, et j’ai peur que vous compreniez rien, » expliqua-t-il.

Les hommes, toutefois, le prièrent de lire tout de même le livre. Je dois dire que j’étais moi-même diablement intéressé par son contenu, et par ces mots que je peinais tant à comprendre.

« Ok d’abord, mais je va pas toute vous lire, pour des raisons de santé.

On a décollé mollo.

Nos deux premières journées furent parmi les moins exigeantes. Nous n’avions que 140 km à parcourir durant ces 48 heures, alors que pour le reste du voyage nous étions contraints de parcourir une distance minimale de 100 km par jour.

Montmagny, ensuite La Pocatière.

C’est à La Pocatière, la deuxième journée, que nous rencontrâmes monsieur Bolduc alors que Dindon réparait ses pédales avec une hache et que le reste du groupe cherchait des cannes de propane-butane-isobutane pour réchaud de camping dans un magasin de jardinage. Monsieur Bolduc était le genre de gars qui commençait ses phrases avec : “Chu pas péquiste, mais…”. Il nous a dit d’aller au camping Rivière-Ouelle, où il était lui-même établi avec sa roulotte, non loin de là, et qu’il nous fournirait une bière et un bon terrain, passe y connaît le gars. Tout ça parce que : “Faire du vélo, c’est ben mieux que rien faire pi fumer du pot.” Monsieur Bolduc n’était pas devenu riche en fumant du pot. Il fallait aller à l’école, manger ses légumes et s’en tenir à la bière light, si on voulait pouvoir, comme lui, s’acheter 11 pickups en 20 ans.

Lorsqu’on le visita le soir même il fut réjoui et donna une petite claque sur le rebord du chapeau de Dindon en gloussant : “c’est l’fun de vous voir”.

Il nous proposa d’arrêter en revenant de Gaspoésie pour le voir, qu’on se fasse un bon charcôle sur sa cuve de laveuse industrielle. Monsieur Bolduc avait non seulement la plus grosse cuve de laveuse du camping, mais également la plus grosse roulotte.

Dans la matinée du troisième jour, nous bifurquâmes vers les terres. Sachez mes très chers messieurs, que nous avons choisi de passer par le Nouveau-Brunswick pour rejoindre l’autre rive de la Gaspoésie, au lieu de passer par le fleuve, car nous ne voulions pas passer deux fois par le même chemin, et pour que le vent nous soit plus favorable. On est allés récolter les côtes comme on récolte les pommes au mois d’octobre.

“Bon ben ça fait que un p’tit monsieur ben smatte (AKA missioux Bolduc) nous a dit d’aller à Kamouraska pour manger des chocolatines. Fek on est allés dans tite boulangerie s’bourrer « a face en pas propres. Après genre 25 km dans un champ avec un osti de vent de face buffalo Robitte a leadé la tribu jusqu’aux montagnes où on a eu droit à 50 km d’esti de viarge de montée à 25 %. En fucking finalement arrivant à Pohénégamook on s’est rendu compte que le camping était close pi on a du aller à la base de plein air. Un esti de camping de graine avec fuckall à bouffer. Fek on est allés chercher de la bouffe, mais on est revenus les mains vides (pcq TBNK y’a rien dans cette osti de place de pauvre). On a constaté que notre campement avait été saccagé par un racoon. Osti on avait à peine de quoi souper pi Fran6 a pu ses pitas. On a bucher comme des primates sur du bois pi on s’est cantés. Amen. — Robitte”

Le quatrième jour fut le jour de la faim. On a grignoté des choses qu’on ne pourrait réellement étiqueter comme étant de la nourriture, puis on est partis. Nous essayâmes de ne pas nous évanouir et de nous rendre jusqu’à d’atterrir à Edmunston dans le pire camping de marde. 40 $ pas de table pas de foyer, pas d’électricité.

En fait je suis convaincu que l’endroit était hanté.

L’amérindien louche détenteur de l’endroit s’assoyait dans sa chaise longue et à chaque fois qu’on le regardait on le surprenait à nous fixer d’un regard belliqueux, jusqu’à ce qu’il fasse noir et qu’on ne le voit plus.

Le lendemain, jour 5, nous nous levâmes de bon matin et, refoulant le goût de chier sur le terrain ou dans le réservoir d’une toilette du camping, nous décalissâmes en direction de Saint-Quentin.

C’est durant la cinquième journée que la merde pogne.

On empoigne nos vélos, il commence déjà à faire frette, pi la grisaille nous suit de pas loin, prête à nous péter dans la face.

On suit la route, qui devient de plus en plus rude, irrégulière, alors que l’accotement sur lequel nous roulions rapetisse peu à peu jusqu’à n’être qu’une bande d’à peine un pouce le long du chemin. D’immenses trucks roulant à 100 km/h nous frôlent de plus en plus régulièrement, et nous ébranlent en passant à côté de nous, menaçant à chaque fois de nous absorber dans leur coup de vent et nous émietter sous leurs dix-huit roues. Il commence à moustiller, pleuvoter, flotter. Puis, finalement, il se met à pleuvoir des gouttes d’eau frette aussi grosses que de balles de 12. La température descendit jusqu’à ce qu’elle environne facilement les 7 °C. Le vent se levait et peu à peu la pluie en venait à tomber de façon de plus en plus oblique, jusqu’à ce qu’elle circule de façon totalement horizontale. Le soleil disparu complètement, et ne laissa guère dans le ciel ne serait-ce qu’une petite bordure argentée le long des noirs nuages pour témoigner de son existence. Il faisait nuit, comme toujours sur la 17.

Et la 17 voulait nous avaler tout entiers. »

Au-dehors, la nuit était d’un noir absolu, la lune et les étoiles cachés par d’énormes nuages invisibles. La pluie ne tambourinait plus. Elle raclait avec force l’extérieur de la chaumière, et l’on aurait dit à entendre ce vacarme qu’une armée de créatures malignes grattait les murs de la cabane de leurs ongles sales et sanglants. Le son de la musique dans la pièce voisine se tut. Un coup de vent, tel un mauvais sort, descendit le long de la cheminée et vint éteindre les flammes. Les silhouettes ne furent plus que vaguement découpées par la lueur des braises ardentes, et par les occasionnels éclats de la foudre.

« Peu à peu, en roulant sur la 17, on a commencé à se distancer les uns des autres.

Mon pédalier commença à tourner selon un axe anormal. Je fus contraint de m’arrêter, réalisant qu’il se dévissait lentement et qu’il risquait de tomber par terre, et de me propulser sous les roues bruyantes des immenses camions, dont les phares surgissaient au beau milieu de la tempête parfois à quelques pieds de nous.

Ainsi donc je perdis complètement mes compagnons de vue. Après peut-être une demi-heure de route à travers l’orage, je vis apparaître, au loin, un amoncèlement bleu clair au bord du chemin. En m’en approchant, mon incompréhension devint de plus en plus grande.

Je voyais bien Dindon, affairé à réparer un vélo sur le bord de la route près du mystérieux monticule, et les trois autres véhicules de mes compagnons, mais Robitte, Francis et Durand n’étaient nulle part en vue.

J’arrive à la hauteur de Dindon. Il répare un trou dans la chambre à air de Durand. Le vélo de Durand est lamentable, comme à son habitude. Il y a une rumeur selon laquelle un mendiant aurait jeté une malédiction sur son vélo à la suite d’une conversation sur la restauration rapide qui aurait terminé en un malentendu concernant le ski alpin. Son rack était brisé, ses freins étaient tordus, sa potence était croche et ses pneus étaient craquelés.

À travers les coups de vent, il me semble entendre d’horribles murmures. Ils n’étaient composés que de divers sacres et insultes au sujet du froid, de la route et des plans imbéciles.

Et alors que je cherchais la provenance dudit chuchotement, je m’aperçus que le monticule bleu n’était que ma grosse bâche, et que trois de me compatriotes étaient réfugiés en dessous, dans un état qui se rapproche du décès, blasphémant à capacité maximale. Je faillis perdre connaissance à la vue de leur piteux état, mais rapidement j’ingurgitai une canne de thon poivre-citron, ce qui fit dégouliner dans mes membres une vague sensation de bien-être.

Les gars s’approchaient dangereusement de l’hypothermie, congelés par l’immobilisation forcée par le pneu crevé de Durand. Après de brefs échanges d’insultes, il fut déclaré de façon solennelle que nous ne nous rendrions pas à vélo à Saint-Quentin, et qu’il fallait sortir de là au plus sapristi.

Possédés par une fureur sans précédent, moi et Dindon nous pitchâmes sur l’accotement et nous gesticulâmes.

Tant tellement que nous commençâmes à gigoter.

Tant tellement que nous nous mîmes à vibroter.

Tant tellement que nous finîmes par brasser.

Et trois chars s’arrêtèrent, embrouillés par nos énigmatiques mouvements.

Les frigorifiés dans l’un, les bagages dans l’autre, nous nous extirpâmes de ce vicieux trou qu’est la 17, en direction de Saint-Quentin. Quand on est arrivés là-bas, on a été reçus en héros. On s’est ramassés dans un hôtel qui s’appelle Évasion de rêve. 11, rue Canada. Pi ça c’est important. »

Le vieillard planta ses yeux dans les miens. Il avait l’air exténué.

« Ça, c’est ben important parce que le monde de Saint-Quentin ont tout fait pour nous. Pi la seule chose qu’ils m’ont demandé en échange, c’est dire à qui veut ben l’entendre que si jamais vous allez à Saint-Quentin, au Nouveau-Brunswick, faites un stop. Pi allez voir la gang qui s’occupe de l’hôtel Évasion de rêve. Passez une nuit là, même. C’est vraiment une super place. Dommage qu’elle soit à Saint-Quentin.

Tout ça pour dire qu’on arrive comme ça.

On s’est ramassé à Saint-Quentin à se trainer comme des mégots
Rentrés dans un spa dont on a empoisonné l’eau
Avec nos cuissards sales encore sul’dos
— Poetry Parent, copyrighted.

On s’est donc sur le champ permis une évasion de rêve de deux jours.

Alors on se réveille le septième matin, frais comme des rouleaux de printemps. Nous décollons vers Pointe-à-la-Croix, frontière entre le Nouveau-Brunâtre et la province de Québec. L’orage du cinquième jour avait arraché la plupart des arbres dans un rayon de dix kilomètres de Saint-Quentin, et il ne s’était pas complètement effacé. Une pluie légère et paisible tombait toujours. On a dégringolé jusque dans le Québec, et trouvé refuge sur la réserve dans un camping insalubre, mais chaleureux, dont le proprio nous expliqua : “Ben j’pense ben que vous pourriez ben vous installer dans la manière de chapiteau, z’allez être ben.”

La manière de chapiteau était en fait un gigantesque abri tempo, grand comme un centre d’achat, servant surement à contenir quelque véhicule énorme. Nous montâmes nos tentes sous sa toile protectrice.

Nous étions détrempés. La troupe se mit à rechercher une manière de se réchauffer.

La réserve, aussi peu chaleureuse soit-elle, avec ses habitants intoxiqués titubants sur la voie publique et s’enfargeant dans leurs racines illustres, chutant ainsi dans les fossés en bordure de route à quatre heures de l’après-midi, elle est aussi foisonnante de produits habituellement régulés vendus a des prix déraisonnables. Ce fut sans hésitation que nous achetâmes 50 garettes lights pour 4 $.

“T’es tjrs mieux de prendre des garettes pas lights, au moins la Labatt Five-o était pas tablette. On est arrivés dans le QC clean, mais pas tant, au moins il nous a cuttés ac le chapiteau (poêle FRETTE tbk !). Au moins on était dry comme d’la big 10. Broues et cloppes lights indiennes pas de taxe = sweet pi Francis est beau — Durand”

L’aube se lève sur le huitième jour. Notre destination se trouve finalement en bordure de la Gaspoésie. Nous sommes près du but. Nous allons camper devant l’entrée de la 299, un couloir étroit qui traverse la basse Gaspoésie de bord en bord, en passant par les montagnes. »

Le vieil homme affiche un sourire en coin triomphant.

« On s’est donc réveillés dans la manière de chapiteau, on a

pacté nos affaires pi on est repartis. Si tôt dit, si tôt fait, nous sommes en bordure de New Richmond, dans une petite mansarde, dans laquelle on nous a proposé de dormir pour éviter un orage hypothétique. On avait réussi, on était en Gaspoésie.

Le lendemain, un soleil écrapoutissant se leva sur le rebord de la Gaspoésie. 50 ºC, pas moins.

Nous entreprîmes la montée vers le gite du mont Albert, qui se trouvait à une centaine de kilomètres de nous. Je me rappelle distinctement d'avoir mangé un saucisson épicé le matin même, ce qui eût pour effet de me faire roter un liquide qui ne pouvait être rien d'autre que de la lave, si je me fie aux sensations que j'éprouvais dans l'arrière de ma bouche.

De plus, tout cela étant en accordance avec la troisième loi de Newton stipulant que pour toute action se trouve une réaction de même grandeur qui lui est opposée, je ne pouvais m'empêcher de penser que durant les montées, alors que le saucisson essayait de gravir mon œsophage, il me précipitait dans une certaine mesure vers le bas de la côte.

Robitte failli d'ailleurs perdre l'esprit lors de ces rudes montées, et s'arrêta même une fois pour donner des coups de poing dans son vélo, et se cassa le pouce, sur lequel il appliqua un bandage tissé de honte, lorsque nous aboutissâmes à destination.

S'il y a bien une passe de cash que j'ai faite dans ma vie, c'est durant mon séjour de deux nuits dans ce camping de la SÉPAQ. Les petites bonnes femmes qui s'occupaient de la caisse venaient de se faire implanter un système électronique et étaient strictement incapables de réaliser des transactions, de telle façon que j'achetai de quoi souper et cela me couta 3,12 $. Sans s'en apercevoir, elles annulaient le coût de la plupart des objets lorsqu'ils s'affichaient sur l'écran, de façon à ce que l'on paie toujours en dessous de la moitié de ce que l'on achetait.

Dindon fit un spaghetti infâme, selon sa méthode. Il mit un kilogramme de pâtes dans un bol minuscule avec peut-être moins d'un verre d'eau de façon à les faire rôtir dans le fond. Le goût fut tellement horrible que nous vidâmes un pot de moutarde dans le mix pour étouffer la saveur horrible de ces pâtes grisâtres.

Nous décidâmes de rester un jour à cet endroit pour célébrer sa faune et sa flore.

Nous relevâmes de notre retour à la terre le surlendemain, le onzième jour, et enfourchèrent l'acier chromoly pour faire un maigre 40 km de descente vers Sainte-Anne-des-Monts, où nous planifions passer deux nuits, avant d'entamer notre retour vers la capitale. Il nous restait encoure cinq jours de bistoucyclette à faire pour revenir au bercail, et un bon 500 km à franchir, mais nous étions loin de savoir que c'était notre dernière journée de vélo. »

Intrigué, je m'approchai du vieillard. Le murmure des convives se fit plus subtil. Moi et les autres habitants buvions les paroles de l'illustre monsieur. Ses yeux s'étaient remis à briller d'une lueur étrange, et il salivait abondamment et vibrait d'une énergie mystérieuse. Il prit une grande inspiration et s'étouffa avec la fumée de sa pipe. Au-dehors, l'orage semblait s'être calmé, et l'on entendait que le bruit sourd de quelques minces gouttes de pluie s'abattant sur le toit de la chaumière. Le vieil homme cessa après quelques minutes de tousser, et reprit son conte, repoussant d'un air dégouté sa pipe de bruyère.

« On a descendu au village, comme prévu, mais arrivés là-bas, nous fûmes touchés d'un grave maléfice.

La soif.

Le gorgoton gercé, la langue craquelée, les lèvres qui pleument, l'estomac brulant, le cerveau séché dans son cockpit et les yeux ratatinés dans leurs orbites respectives, tels étaient les symptômes infligés par cette insurmontable soif.

Un seul remède à l'horizon.

Le Sea Shack.

Rapidement, nous achetâmes gin et liqueur, bière et broue et nous filâmes, boisson à la main vers ledit Seau Shack, nid putride de tous les vices. Le Si-Chaque est une haut-berge de jeune-nièce à quinze kilomètres de Sainte-Anne-des-Monts, constituée de diverses habitations, d'une salle commune avec cuisine, d'un bar ouvert, tout cela installé de façon magnifique sur le bord du Saint-Laurent. Nous n'avions qu'à payer une maigre somme pour avoir la permission de nous installer sur la plage qui l'avoisinait. Nous nous y installâmes allègrement.

"Après peu de km, nous achevâmes la grosse fin d'semaine.

Des Français et autres diversités ethniques du genre entretinrent la conversation auprès d'un incendie et considérèrent Dindon comme un monument historique québécois et une légende séparatiste vivante. Par la suite, nous nous décalissâmes à un point acceptable. — Dindon"

Je ne m'en suis jamais vraiment remis.

Tout à commencé lorsque Robitte alla au bar et planta son er'gard dans celui de la bartendresse et tonna d'une voix aussi sèche que ses tripes :

"Cé qwer ta biaire la plusse phorte?"

"Fin du monde, Unibroue, 10 %"

"Jveu un pichè de tsa."

"Oh! On le fait pas en pichet, désolée. Veux-tu un verre?"

"Naon. Jveu un pichè DE TSA!"

"Ça fait 20 $."

Et après ces évènements tout a tranquillement dégénéré.

Dindon est pour la majeure partie fait de papier mâché et de compote de pomme, ce qui fait en sorte qu'il absorbe l'alcool à une vitesse raisonnable et que son foie le gère beaucoup moins raisonnablement. Il s'anesthésiait à un rythme impressionnant.

Je me rappelle avoir cambriolé du bois de chauffage dans une yourte, d'avoir joué du tam-tam avec un Britannique sur une scène, d'avoir régurgité le maudit pichet de fin du monde. Je ne me rappelle toutefois pas ce qui est advenu du tabac amérindien, de mon gant gauche de vélo et de Dindon.

Ainsi s'acheva la première brosse.

À l'aube du jour douzième, vers 7 heures, dans la brousse brossant brossoire bonsoir boêss-on-brosse-tu retenti un cri des plus habituels. "HUERHUKHEUKEUHFLEUEUREUGH", rugit Dindon, qui avait passé la nuit sous la douche, et qui courrait de côté tel un crabe entre nos deux tentes, tentant de répandre sur la plus grande surface possible le fluide abject généré par ses entrailles ô combien inefficaces. Rares sont les visions plus belles que celle d'un Dindon malmené par la Gaspoésie, en boxers amples sur une plage, qui vomit à gorge déployée.

Le soir venu, le rituel recommença.

Deux jeunes filles marginales se joignirent à nous. Elles consommèrent des stupéfiants par voie pulmonaire. Nous consommâmes de la Pabst par voie digestive.

Je me rappelle de peu de choses, j'étais croûté de fatigue. Ce fut la deuxième brosse.

Le treizième jour, on s'est réveillés avec les pieds dans le sable, la tête dans les nuages, la face dans le Saint-Laurent, les yeux dans graisse de bine pis la route dans l'brun. Un déjeuner frugal composé surtout de remords fut peu suffisant pour nous remettre sur pied.

Les pieds en pantoufles perdus et pétants des pactoles de pur pastrami nous rentrâmes sans ménagement nos pieds dans les étriers fourchus de nos véhicules de calvaire.

Sans sortir de son sac les six cent six excuses sans bon sens si soucieuses de sacrer des sensations dans nos cerveaux, nous descendîmes dans un geste de pure robine vers Sainte-Anne-des-Monts.

Le bike à Durand était aussi lamentable que d'habitude. Il émettait des bruits horribles en circulant sur la route. "Skaklank!" répétait-il souvent. Ses pneus étaient également dotés d'une capacité de rétention digne de l'estomac de Dindon. Ils étaient constamment perforés. Nous avions tous le bike à Durand dans le cul, à part Durand, qui l'avait littéralement dans le cul.

Autre chose à la capacité de rétention lamentable : les comptes bancaires, notamment et surtout ceux de Robitte et Durand. Le Robitte était l'heureux propriétaire de deux billets de vingt et Durand d'un quelque onze dollars.

Il était impossible pour eux de subsister durant les cinq jours du retour. Cette vérité pesait sur notre moral comme nos bagages sur nos racks et la fatigue sur nos os.

Et c'est à ce moment de notre périple, dans un Tim Horton chaleureux de la Gaspoésie que l'on fit l'infaisable.

Nous décidâmes de courir la chiasse-galerie.

Dindon de la dinde et Six-Francs Gravolinol se levèrent et traversèrent la rue. Après quelques incantations, ils réussirent à sortir de leurs réservoirs bancaires 400 $ chacun.

Robitte se joignit à eux. Ils enfourchèrent leurs vélos et se lancèrent sur la rue.

Après quelques minutes le pneu infaillible de Dindon se dégonfla d'un coup devant une vieille maison, suspendue sur le bord d'une falaise, menaçant de tomber dans l'eau. Après inspection, il n'y avait aucune trace de perforation quelconque sur le pneu et la chambre à air de Dindon. La valve, toutefois, semblait avoir été chauffée tant tellement qu'elle aurait fondu. À côté de la maison, dans l'herbe, il était là. Un énorme pickup noir. Les gars avaient fait pas plus d'un kilomètre sur la principale vers l'est avant de trouver ce qu'ils cherchaient.

Les gars sont descendus de leurs vélos, pour aller cogner à la porte de la vilaine cabane. La porte s'ouvrit juste avant que Robitte donne un coup dessus, et, pris dans son élan, il passa à deux cheveux de détroncher la dame qui se trouvait dans l'entrebâillement de la porte.

La propriétaire du pickup était aussi laide qu'odorante. Elle se présenta sous le nom de Madame Corriveau. Ils manifestèrent leur désir de courir la chiasse-galerie, et d'être de retour à Québec avant la nuit. La sorcière leur fit un prix.

Elle aimait beaucoup ce pickup, qui avait un jour appartenu à son sixième mari, qui était décédé de cause mystérieuse. Elle exigeait 2500 $ non négociable pour la machine et un set de pneus neufs. "Non négociable" en Gaspoésie, c'est très flexible. Robitte expliqua : "Wain bin on a rienke wit-cen piace". La dame, définitivement folle, accepta de nous le vendre pour ce prix, mais à une seule condition : ça lui prendrait l'âme d'un des gars à donner au yable. Elle s'écria, exposant des dents pointues : "Si vous revenez à Québec ce soir avec c'te pickup là, faut que un des gars rentre sans son âme"

Les gars sont pas chrétiens-chrétiens, mais l'idée de la perte de leur salut éternel, ça les a arrêtés dans leur élan. Les gars sentaient qu'ils faisaient une horrible erreur, à part Six-Francs, qui sentait absolument rien, comme à son habitude.

Francis Perceval de la shnole grave ouvrit donc la bouche pour la première fois dans le voyage, dans un craquement sonore, et dit d'une voix de vieille chaine rouillée traînant dans le fond d'un lac gelé : "Je va prendre ton pickup, pi, en arrivant à Québec, parole de Gravol, j'en trainerai pas, d'âme." »

Un fort vent fit trembler la cabane, et une odeur de soufre s'installa dans la pièce. Au-dehors, un cri sordide, plus sinistre que celui d'un loup, retenti au loin. L'homme sourit avec malice et sortit une petite bouteille de gin De Kuyper de sa poche. Il jeta le bouchon dans le feu et en cala le contenu.

« Nous l'avons appelé Serge, le pickup. Un monstre. Il serait revendu quelques mois plus tard avec les pneus pour 2650 $. La palette, legit. On l'a sur-le-champ rempli de gaz, de bikes et de cyclistes. Une vue inoubliable dans le parking du Tim Hortons.

On est même passés voir monsieur Bolduc. On est arrivés trop tard pour le charcôle. Nous fûmes surpris de le voir sortir de sa roulotte en petites bobettes serrées, la graine moulée tel un sac sous vide. On était extrêmement mal à l'aise, et lui il était plongé dans la confusion. Il comprenait pas qu'on ait risqué de courir la chiasse-galerie. On s'est donc flexés de Rivière-Ouelle.

Pi on est revenus à Québec de même.

Francis avait pas menti. Quand on est arrivé en pickup, le soir, il avait pas plus une âme que quand on est parti en vélo. C'est de même qu'il a fourré le Yable en personne. Satan lui en a jamais reparlé. Je suis pas mal sur que si le Yable croisait Six-Francs dans la rue, il changerait de trottoir. Francis fait peur quand on le connaît pas. Lucifer fait bien de pas le faire chier.

Ce que je vous conte à soir c'est arrivé pour vrai. Y'a rien d'inventé dans le livre. Pi vous êtes pas obligés de me croire. L'important, c'est pas que vous y croyez ou pas. L'important, c'est que c'est vrai. »

Et sur ces paroles, il jeta la bouteille dans les flammes, se leva, écrasa sur sa tête une tuque de laine rouge, glissa un sac de toile sur ses épaules. Il salua les invités, puis tituba vers la sortie. Je voulais en savoir plus sur lui, mais il s'en alla rapidement, et lorsque je franchis la porte, il n'était nulle part en vue. Seul un grincement métallique sinistre semblant s'éloigner pouvait être entendu dans la nuit, et dans l'air régnait encore cette horrible odeur de soufre.

Le rédacteur

Quand je dis quelque chose, cette chose perd immédiatement et définitivement son importance, quand je la note, elle la perd toujours aussi, mais en gagne parfois une autre.

— Franz Kafka, *Journal*

C'est en oubliant le départ qu'il acheva de commencer. Fallait-il lui en tenir rigueur pour autant ? « Mais quelle question stupide ! » se disait-il. Ses yeux glissaient le long de la page, cherchant à retrouver le fil dans l'attente de la suite. À chaque nouvelle phrase, il croyait qu'il trouverait le sens du galimatias qu'il avait sous les yeux, mais, enragé, il constatait que le texte devenait plus obscur, plus ambigu. Troublé, il songea à sa situation. Lui avait-on menti sur toute l'affaire ? Était-il la proie d'un canular ou pis, d'une conspiration ? Et le cas échéant, qui était derrière cette machination ? Il s'efforça de comprendre ce qu'était sa vie pour mieux voir clair dans toute cette histoire et, si cette réflexion s'avérait fructueuse, peut-être trouver l'auteur de cette misérable farce. Quelque chose lui indiquait que cet auteur essayait de brouiller les pistes.

Le texte qu'il avait sous les yeux, c'était la voix qui le lui dictait. Il écrivait chaque phrase le plus lisiblement qu'il le pouvait. Suite à la rédaction de chacune d'entre elles, la voix s'arrêtait pendant quelques minutes pour le laisser cogiter. Alors, il se relisait. Il essayait de trouver le sens caché des phrases qu'il venait d'écrire. Pendant ce temps, la voix se taisait. Un claquement de langue indiquait qu'il fallait reprendre la rédaction. La voix poursuivait et il découvrait avec stupeur une phrase qui anéantissait tout ce qu'il avait cru comprendre du texte.

Il lui était arrivé de profiter de la pause pour observer l'endroit où il se trouvait. C'était une espèce de sous-sol éclairé par trois ou quatre fenêtres. Le plancher de la pièce, en ciment, était tout couvert de poussière. À gauche de la table où il était assis se trouvait un escalier qui montait jusqu'à ce qui devait être le rez-de-chaussée. Sous l'escalier se trouvaient une toilette et un petit lavabo. À droite complètement, contre le mur, s'étendait un petit lit de fortune, fait de vieilles serviettes et de vieux journaux. Il n'y avait pas de couverture. Hormis ces quelques meubles, le sous-sol était vide. Quant à la voix, il était incapable d'en identifier la source, de sorte qu'il s'était mis à croire qu'elle venait de lui, que c'était la sienne. Il avait déjà essayé de communiquer avec elle; il l'avait autant invectivée que louangée. Mais la voix se contentait de poursuivre sa dictée.

Pour indiquer la fin de la journée, la voix claquait trois fois la langue. Alors, il se levait et se traînait jusqu'à son lit de fortune. Il retirait son long manteau et, recroquevillé, s'en entourait. Malgré le froid, il s'endormait assez rapidement. Il se réveillait avant l'aube, sans le moindre souvenir de ses rêves. Il allait alors à la toilette pour évacuer, suite à quoi il se lavait les mains et se débarbouillait le visage, puis il s'asseyait à son bureau, prenait le stylo-bille neuf qu'on avait déposé pendant la nuit et, guidé par la voix, se mettait à écrire.

Vers le milieu de la journée, la voix claquait deux fois la langue : c'était la pause du midi. Il se levait de sa chaise et montait l'escalier de gauche. Au pas de la porte fermée et verrouillée, il trouvait un petit panier contenant quatre petits pains et une bouteille d'eau en plastique. Il prenait les pains et les fourrait dans les poches de son manteau et amenait la bouteille avec lui en bas. Il dégageait ensuite le milieu de la table et déposait deux pains qu'il s'empressait de manger. Les deux autres, il les gardait pour en manger des morceaux plus tard. Puis il remontait l'escalier, mettait la bouteille en plastique dans le panier et descendait de nouveau, se rasseyait, saisissait son crayon et attendait que la voix reprenne la dictée.

Il ignorait depuis combien de temps il se trouvait là. Parfois, il avait l'impression d'y avoir toujours été; d'autres fois, il croyait plutôt y être depuis une semaine. Avant de se trouver ici, il avait été à l'école. C'était un souvenir clair. Ou était-ce parce qu'il écrivait qu'il s'imaginait y être allé ? S'il était dans ce sous-sol depuis le début, alors il était logique qu'il ait toujours su comment écrire. Et s'il ne savait tout simplement pas comment écrire ? Cela pourrait expliquer pourquoi il ne comprenait pas ce qu'il lisait… Mais il était trop occupé pour se poser fréquemment ce genre de questions. Quant à la pile de feuilles noircies, elle grossissait toujours.

Ayant fait le tour de l'état des choses, il arriva à la conclusion suivante : cela faisait trop longtemps qu'on se payait sa tête. Il détestait son texte, il détestait sa routine, il détestait le sous-sol, il détestait la voix. Il ne voulait plus continuer. Il refusait d'ajouter une ligne de plus. Il lui fallait sortir d'ici, trouver le responsable de cette mascarade. La voix protesta, murmurant avec agitation, couinant de dépit, faisant claquer sa langue. Mais elle finit par se résigner. Il se leva brusquement, tourna autour de la table, excité. Il entendit la porte s'ouvrir. Il se dit qu'on venait le battre. Il s'imagina en lutte avec d'éventuels assaillants et recula jusqu'au mur du fond. Rué de coups imaginaires, il se recroquevilla pour mieux assurer sa défense. Mais après quelques minutes, il s'aperçut que personne ne venait. Intrigué, il se précipita vers les escaliers et monta les marches. Il hésita à pousser la porte. Qu'allait-il retrouver de l'autre côté ? La voix ? Le coupable ? Ses questions nourrissant son impatience, il ouvrit la porte. Devant lui s'étendait une grande pièce vide, sans fenêtres. L'unique autre porte était fermée. Il se dit qu'il pouvait sans doute la forcer si elle était barrée et même qu'il pourrait enfoncer toutes les portes jusqu'à ce qu'il sorte d'ici…

Mais où cela le mènerait-il ? Il ignorait les règles de ce nouveau monde et il avait peur qu'on le pende ou qu'on le brûle pour cette raison. Appréhensif et las de toute cette histoire, son histoire, celle de ce texte et de cette voix, il commença à regretter son acte de rébellion. Il avait cru qu'en s'arrêtant, qu'en quittant le sous-sol, il aurait droit à des explications. Tout cela à cause de ses doutes stupides. Il saisit la portée de son erreur. Car la voix était disparue et le texte n'avait plus de suite : la fin de sa propre histoire ne pouvait tarder.

Tête de blanc

Je suis étudiante en troisième année de médecine au campus de l'UdeM à Trois-Rivières. J'ai eu le privilège de faire deux stages d'été dans des communautés autochtones. À l'été 2014, j'ai passé 4 semaines à Wemindji, village cri de la Baie-James et à l'été 2015, j'ai passé 3 semaines à Salluit, village inuit du Nunavik. Je ne prétends donc pas tout savoir sur les enjeux qui les concernent, mais je m'assigne tout de même cette responsabilité d'en faire un sujet de discussion plus fréquent et, à tout le moins, d'amorcer la discussion et la réflexion. Parce qu'avant de proposer des solutions viables aux problèmes qui persistent, je crois profondément qu'il faut avoir été plongé dans cette réalité, avoir tissé des liens et avoir tenté de *comprendre*.

Les autochtones. On en entend parler beaucoup, ces temps-ci. Comme un bruit de fond dans l'actualité, me direz-vous. Et comme un souvenir des maisons longues qu'on apprenait encore et encore à l'école. D'ailleurs, étrange que dans ce souvenir ne résonnent pas les mots « écoles résidentielles » ou « pensionnats ».

Les communautés autochtones, lorsqu'on s'y immerge, nous offrent un enseignement tout à fait incroyable que ni un banc d'école, ni un article dans La Presse ne peuvent nous offrir. Quand je parle d'enseignement, je me réfère à tout un tas de concepts. Au niveau médical, les apprentissages sont, bien sûr, très riches et très différents de ceux qu'on a ailleurs au Québec. On constate d'une part que les médecins et infirmières doivent s'en sortir avec une fraction de l'équipement disponible « au Sud » — le Sud, c'est Chibougamau, Val-D'Or, Montréal, tout le reste. D'autre part, les maladies les plus fréquentes ne sont pas les mêmes. Par exemple, la tuberculose est encore endémique alors qu'on nous en parle au Sud comme d'une maladie moyenâgeuse (les 11 cas actifs qui se sont déclarés à Salluit pendant les 3 semaines où j'y étais, sur 1350 habitants, ont de quoi surprendre).

Mis à part les maladies infectieuses comme la tuberculose, les raisons de consultation sont souvent des cas de trauma, de violence, de tentative de suicide. Les problèmes sociaux ne sont pas un mythe. Les problèmes de dépendance et d'abus de pouvoir, non plus. Tenter de comprendre ces problématiques est à la fois fascinant et absolument labyrinthique.

Les premières nations ont une manière de voir la vie bien à eux, qu'on ne peut saisir en les regardant avec une tête de blanc. En effet, le modèle social qu'on leur a imposé il y a à peine quelques décennies ne leur sied évidemment pas tout à fait. On peut donc facilement les juger sur leur manière de mener une bonne vie et sur l'attitude qu'ils adoptent au quotidien, puisqu'ils évoluent maintenant dans ce cadre imposé qui n'est pas le leur. Ils manquent de productivisme, ils ne sont pas assidus à la tâche, ils arrivent en retard, ils abandonnent leurs études.
Facile.
Mais ce sont là les constats d'une tête de blanc.
Depuis qu'un autre peuple a décidé de les administrer, ils ont subi des perturbations que peu d'autres ont subies en si peu de temps. Des enfants arrachés à leurs familles et envoyés dans des pensionnats d'assimilation où il y eut plusieurs morts — un véritable ethnocide qu'on n'ose nommer par son nom; une sédentarisation forcée pour bon nombre d'entre eux — à peine une soixantaine d'années depuis ce changement drastique et on attend d'eux qu'ils vivent parfaitement à l'occidentale; des abus qu'ils ne peuvent dénoncer et qui font partie de la normale; une envie de plonger dans la vie moderne; une croyance profonde que leurs racines sont ailleurs et qu'ils doivent les conserver.

Un homme ne se présente pas à son rendez-vous avec le médecin aujourd'hui. On appelle chez lui, sa sœur dit qu'il est à la chasse. Mais il n'est pas venu chercher ses médicaments, lui qui a un diabète avancé; il ne pourra donc pas les prendre là-bas?

Je consulte un dossier d'une jeune fille avant de la voir avec l'infirmière. La dernière fois, elle est venue pour trauma. L'histoire dit qu'elle s'est fait jeter d'un camion en marche par des gars de la construction après qu'ils l'aient, probablement, violée au préalable.

Une employée (autochtone) de la clinique se confie à moi et me dit qu'elle a encore de la difficulté à accepter sa séparation d'avec son mari. Elle sait qu'il habite maintenant avec une autre, à deux rues de chez elle. Difficile, oui, quand tout le monde se connait et connait les faits et gestes de tous.

Une autre jeune fille est amenée par les policiers pour tentative de suicide. Je la rencontre avec le travailleur social qui est appelé en urgence. Elle s'est disputée avec son copain et a pris des ciseaux de cuisine qu'elle a plantés dans sa cuisse. Elle dit que c'est la première fois qu'elle agit ainsi et qu'elle ne veut pas recommencer; son dossier médical, qu'on consulte par après, ne dit pas la même chose.

Une femme décède d'un long combat contre le cancer. Le lendemain, la clinique n'ouvre que le matin et tout le reste est fermé. C'est jour de deuil dans la communauté.

Une jeune fille pose sa candidature pour travailler à la clinique. Elle espère vraiment avoir l'emploi, ce n'est pas le premier endroit où elle postule. Son dossier criminel (« s'être battue », « avoir insulté des policiers »…) lui bloque pour une énième fois la voie.

Alors, d'où viennent les problèmes?

Pourquoi des gens si attachants, si forts, sont-ils tirés constamment vers un gouffre qui empêche leurs communautés de fleurir aussi bien qu'elles le pourraient? La recherche d'identité? Les problèmes que la plupart ont vécus pendant l'enfance? Les traumatismes récurrents qu'ils subissent encore à l'âge adulte? La volonté de se sortir de cette dépendance qui s'est établie malgré eux au « système blanc »? Une propension intrinsèque à avoir de tels comportements que nous n'arrivons pas à comprendre? Pourrait-on aller jusqu'à penser qu'ils ont simplement des valeurs différentes?

Peut-être pas la dernière raison. Parce que la détresse est palpable. Des consultations de femmes se présentant pour de simples problèmes articulaires se sont souvent soldées en séances d'écoute et de pseudo-psychothérapie de ma part. Des jeunes filles que j'ai rencontrées avouaient être découragées des comportements délinquants de leurs amies et amis. Leurs regards crient que ce n'est pas de cette façon qu'ils ont réellement choisi de vivre.

Les problèmes viennent peut-être en grande partie de l'énorme clash culturel et identitaire actuel. Les plus vieux sont nés dans les igloos, chez les Inuits, ou dans le *bush* (le bois), chez les Cris. Les gens de 50-60 ans ont vécu les écoles résidentielles. Leurs enfants ont dû aller aux écoles dans les villages. Mais pour leurs parents, l'école, c'est l'école résidentielle, c'est l'intimidation, la terreur, l'abus de pouvoir. Ce malaise envers l'école s'est perpétré à d'autres générations. Les jeunes n'ont donc pas le soutien qu'ils devraient avoir au niveau scolaire. Les plus vieux veulent entretenir les traditions, mais leurs enfants (les 50-60 ans) ont été forcés à vivre autrement, se sont fait interdire de parler leur langue. Ils aimeraient bien rester attachés aux traditions, mais il persiste une ambivalence sur la direction à prendre. Puis leur quotidien, aujourd'hui, ressemble essentiellement à ce qu'on appelle le monde moderne. Les jeunes ont grandi au village, encore près de plusieurs traditions, mais ont aussi grandi avec Facebook. Les gens qu'ils voient à la télé n'habitent pas à 1800 km d'une ville; la vie *est* la ville.

Je n'ai probablement plus à vous convaincre que l'enjeu est complexe. Et une fois qu'on a tenté du mieux qu'on pouvait de comprendre, quelle est la suite ?

Peut-être sommes-nous sur la bonne voie et faisons la bonne chose avec le lent processus de décolonisation qui est en cours ? Évidemment, l'usage excessif de pouvoir de certains acteurs demeure, mais j'ai été rassurée de voir qu'à tout le moins, ceux qui œuvrent directement auprès des gens sont portés par ce désir de *comprendre*. Le personnel infirmer, les médecins, les quelques travailleurs sociaux et enseignants que j'ai rencontrés ne sont pas là-bas pour imposer, mais simplement pour offrir le meilleur d'eux-mêmes en adaptant leur approche à un peuple avec qui ils ont aussi envie de partager plus qu'une consultation à la clinique.

Partager, c'est ce que je retiens aussi de mes séjours. Il y a un potentiel d'échange immense que nous exploitons si peu. Notre société bénéficierait tant à s'inspirer des éléments de spiritualité et de l'esprit de communauté et de fraternité qui règnent encore chez eux, pour ne nommer que ça. Je crois qu'un des éléments essentiels de la solution est de mettre plus d'efforts à faire les choses ensemble, plutôt que comme deux peuples qui s'opposent. Donnons une orientation commune à nos interventions au sein des communautés, à l'image de ce qu'elles souhaitent, et ainsi elles regagneront plus facilement la voie de l'autodétermination et contribueront à développer les outils nécessaires dont elles ont besoin pour fleurir à nouveau.

Rappelons-nous que les autochtones n'existent pas que dans nos livres d'histoire du Québec, rappelons-nous que nous partageons le territoire au quotidien, au présent et au futur.

Photos par MARIE-HÉLÈNE QUESNEL-OLIVO

ici

ne ferme pas les portes
n'enferme pas les monstres
ici

je ne sais pas où tu vas
quand tu disparais
quand tu pars et que je t'appelle
mais que tu ne reviens pas

il y a des murs trop hauts
des haies trop grandes
pour moi

je ne vois plus la lune
depuis longtemps déjà
je ne vois plus mes mains
je ne vois rien, mais j'entends

ne ferme pas les portes,
ne m'enferme pas
ici

quelque chose me parle
dans le noir
une voix comme un bruit blanc
que je ne peux pas taire
que je ne comprends pas

quelque chose rampe dans mon sang
mange mes artères de l'intérieur

je n'ai jamais pu
jouer du violon sur mes nerfs
comme aujourd'hui

ne baisse pas les bras, ne me laisse pas
ici

je dors aux somnifères depuis deux semaines
pas mieux, mais différemment
comme dans la ouate
comme dans la ouate

c'est sans issue
il n'y a pas de chemin qui mène
hors de l'anxiété
hors de moi

ne ferme pas les portes, il faut
s'aérer pour dormir

pour que les voix
aient quelque part où aller
et qu'enfin elles me laissent tranquille

ne laisse pas les portes
se fermer derrière moi
ne me laisse pas ici

« Imbattable. Point final ! »
Déambulations au *Panier le moins cher*

Le matin, c'est une quiétude endormie qui fixe le rythme de ceux qui y passent. Il y a les flâneurs, expérimentant des rêveries nullement propres à l'endroit, espérons-le, ceux qui profitent de la lumière incandescente pour réveiller un esprit fatigué. Des yeux hagards qui fixent le sentier numéro un, celui que l'on considère d'instinct être le préambule d'une promenade matinale et tranquille.

Chaque mercredi, entre neuf heures trente-cinq minutes et dix heures, indépendamment des conditions extérieures, des aléas qui menacent à tout bout de champ un cœur de bohème fantaisiste en quête de sublime, vous êtes au rendez-vous. Il vous faut quelques instants pour trouver le carrosse optimum pour les déambulations prévues.

C'est fait, les portes s'ouvrent spontanément lorsque vous êtes prêt, à votre grand contentement.

Il faut inéluctablement un temps d'adaptation aux néons jaunes de l'endroit. Vous commencez donc votre foulée avec les yeux plissés, un peu de liquide oculaire coulant sur les joues.

La lumière est redoutable, mais appréciée. C'est elle qui éclaire, révèle les atours des choses que vous contemplez, vous permettant d'éviter l'erreur dans vos sélections futures.

Les allées ne forment guère un dédale de sentiers confondus : elles sont identiques, mais leur essence propre demeure apparente à l'œil nu du promeneur. Toutes de la même longueur, une distance semblable les sépare. Toutefois, un enchevêtrement de sensations se forme dans votre âme.

Vous retrouver dans un des énormes champs des possibles que la réalité matérielle vous offre, c'est devoir compléter un choix.

De droite à gauche, 1-2-3-4-5-6… jusqu'à 15.

Chaque sentier est impeccablement identifié; on ne manque aussitôt pas de dévoiler les éléments que l'on peut y retrouver. Malgré tout, vous vous refusez aux choses bien tranchées. Si c'est l'allée huit qui vous fait de l'œil la première, c'est l'allée huit qui sera en premier lieu, l'objet de votre déambulation. Nulle peur de vous perdre ne vous taraude, de toute manière vous portez vos lunettes aujourd'hui.

C'est avec nonchalance que vous faites face aux choses qui vous entourent, avec détachement que vous vous traînassez, mais une fois vos yeux habitués, c'est une hyperacuité qui accompagne vos mouvements. Chaque pas est doublé d'une lucidité nouvelle, d'une vigueur accrue. Vous en avez vu avec des itinéraires en main, plan dans les poches, car leur plaisir siège moins dans la bifurcation que dans l'acte de trouver.

À l'inverse, réside dans votre exercice, dans votre impression d'un faux égarement, guidé par un but pratique, votre prise sur le monde. Le vouloir de la surprise qui n'en est définitivement pas une.

C'est l'humain qui a créé l'ordre naturel et ce sont ces cannes de tomates impeccablement alignées qui vous mènent à cette découverte philosophique.

En dépit de l'aspect irréprochablement ordonné de l'endroit, des allées et objets minutieusement identifiés, à travers l'échantillon substantiel que façonnent vos errances, vous dénotez une donnée stable et curieusement constante.

Il demeure invariablement tâche ardue que d'y retrouver le beurre de sésame, qui semble troquer son allée de résidence à chacune de vos visites.

L'éternité et des poussières

Contemplons, avant de nous égarer.
Contemplons l'endroit qu'il faut se souvenir d'oublier.

Il faut trouver la sortie. Celle qui est plus éloignée, tout en étant la plus inaltérable; la plus inusitée et surtout la moins fréquentée. Une échappatoire, quoi; repère de nos troubles et erreurs, de nos égarements bien trop humains. Cherchons loin des grands centres, cherchons la paix, achetons la paix. Un genre de secret entre nous et ceux qu'on enterrerait, disons, pour une couple de millénaires. Et des poussières. Il faut que ça reste entre nous et eux, entre l'éternité et eux.

Et puis voilà, trouvée. Une presqu'île entièrement boisée, à plus d'une centaine de kilomètres d'Helsinki, à Eurajoki. D'ici 2020, les ingénieurs auront complété le tunnel. 20 ans de travaux, 5 kilomètres de largeur et 500 mètres de profondeur plus tard dans un sous-sol immobile depuis 1,8 milliard d'années. Une prouesse technique pour la naissance d'Onkalo, la cachette finlandaise.

Et pour l'éternité (en fait 100 000 ans), on y stockera «à l'abri» les déchets nucléaires du dernier siècle; un beau ramassis de neutrons et de rayons gamma un million de fois plus radioactifs que de l'uranium naturel.

Des déchets dont nos modes de vie dépendent demandant une consommation d'énergie illimitée. Frénétique. Instantanée.

Mais, un instant, pourquoi au juste?

Résumons. 5,3% de l'énergie mondiale provient de l'industrie nucléaire. 19 réacteurs sont en marche au Canada sur les 437 du globe. Bien qu'aucun endroit n'ait été désigné pour stocker ces bêtes atomiques, les déchets continuent d'être produits à l'avantage de l'industrie. En attendant, on se croise les doigts pour une avancée scientifique majeure. À ce jour, le recyclage des déchets demeure trop peu efficace, et leur transmutation, théorique. On se bute donc à des issues de secours bouchées. La seule solution sérieusement envisagée reste l'enfouissement.

Et encore. 21 sites candidats sont actuellement à l'étude au Canada, dont plusieurs près de communautés autochtones. Elles ont l'inconvénient d'habiter nos zones sacrifiées où grand territoire rural et autonomie politique vont de pair. Des terres dont nos regards de privilégiés se détournent constamment. On leur fait miroiter un projet économique de plusieurs milliards de dollars. Du gros bonbon en somme.

Reste qu'entre-temps 50 000 tonnes de déchets s'entassent comme des bidons de poudre à rat au pays. Réactifs pour les mille millénaires à venir.

Le labyrinthe des possibilités temporelles doit être résolu, déconstruit, maitrisé sur le bout des doigts. Aucun bouleversement climatique, géographique, ni humain ne doit venir perturber la quiétude radioactive de ces déchets destructeurs pour la santé et pour l'environnement. Tout doit peser dans la balance pour les 100 000 ans à venir.

Sauf que nous avons collectivement de la difficulté à orchestrer notre propre futur, ne serait-ce que les six prochains mois. Voilà tout un paradoxe.

3 000 générations liées, condamnées à la supervision de nos déchets pour notre énergie d'aujourd'hui. Pour nos frigos, cellulaires, cafetières.

On se questionne inlassablement quant à savoir où nous serons dans 5, 10, 15 ans. On est surpris du chemin parcouru depuis la sortie du film *Back to the Future*; on est abasourdi de savoir que la somme des connaissances humaines double chaque décennie. Qu'une fracture générationnelle sépare les pré-Internet des post-Internet. *Name it*.

À l'inverse, Onkalo doit résulter d'une planification à long, long terme comme nous en avons rarement été témoins. Un *no man's land* qui devra résister 20 fois le temps que les pyramides ont résisté jusqu'à présent. Un *no man's land* qui devra tenir le coup face à la prochaine ère glaciaire (projetée dans 60 000 ans!) et aux 2-3 kilomètres de glace qui s'ajouteront au-dessus du sol actuel de la Finlande.

3 000 générations liées, condamnées à la supervision de nos déchets pour notre énergie d'aujourd'hui. Pour nos frigos, cellulaires, cafetières. Rien de jojo, donc, en prévision.

On dénombre déjà de 250 000 à 300 000 tonnes de déchets radioactifs dispersés aux quatre vents sur la planète. La majorité en attente dans des piscines pour dissiper les chaleurs incandescentes résultant des réactions nucléaires; le reste, dans des entrepôts au sec.

Suffit de se remémorer les catastrophes de Tchernobyl ou de Fukushima pour réaliser l'urgence de la situation.

151000 personnes ont été déplacées au Japon suite au désastre de 2011. La zone d'évacuation est devenue territoire interdit, un grand point blanc inhabitable. Un symbole de notre fausse sécurité face aux déchets radioactifs due à notre aveuglement volontaire. Impossible de se sécuriser face aux choses qu'on ne voit pas, qu'on ne veut pas voir.

Mais Onkalo est le refuge idéal. Un dépôt pour tous les déchets radioactifs finlandais du prochain siècle. Un dépôt sans intervention ni maintenance humaine qui sera scellé à jamais.

Mais sauront-ils, hommes et femmes à venir, s'en tenir loin?

Puisque reste l'infime possibilité que ces déchets deviennent trésors. Reste l'éventualité que les connaissances de demain permettent de piller ce cachot et d'y transformer les déchets en matière payante future. En carburant, en armes nucléaires. Reste notre curiosité inhérente.

Après tout, l'histoire ne nous laisse guère de bonnes impressions. Les richesses cachées des pyramides ont été dévorées des impérialistes, dispersées aux musées par d'intrépides archéologues ou même vidées des pilleurs de tombeaux nullement dissuadés par de lugubres malédictions de momies.

Et de toute façon, à qui devrions-nous adresser l'avertissement? Aux ordinateurs et robots? Aux bactéries? À nous-mêmes, une civilisation qui subira certainement les contrecoups des changements climatiques et de la prochaine période glaciaire? À celle qui subira une apocalypse nucléaire ou biologique? Au Romano Fafard, peut-être? L'imprévisible histoire peut emprunter tous les corridors du labyrinthe.

Les robots s'inquièteront peu de la radioactivité. Les bactéries y développeront probablement une résistance. Et nous autres? Un bref coup d'œil vers le passé nous suggère que nous oublierons bêtement tout cela, et assez rapidement.

J'en ferais même une caractéristique indéniable de notre espèce. Nous sommes maîtres de l'oubli. Bien dans notre amnésie collective. Obnubilés par l'énergie du moment, incessante, instantanée.

Le meilleur secret est celui qui n'existe pas, disent-ils.

Au diable donc le devoir éthique d'avertir nos prochains? Aux poubelles, toute tentative d'avertissement qui résisterait à l'évolution de la langue finnoise et aux bouleversements climatiques? Et quelle serait la réaction de nos descendants s'ils découvraient qu'on leur a légué un cadeau empoisonné dans 250, 3000 ou 50000 ans?

Après tout, assez fréquentes sont les découvertes archéologiques.

Qui sait, nous pourrions être surpris. Que faire si nous-mêmes découvrions, après quelques pelletées de terre, des bidons laissés par quelqu'un d'autre?

Salamandre

Une courte journée ensoleillée à la plage, un orage, et voilà. Morne. Visqueuse. Elle arrive à l'improviste. Ne sachant que faire d'autre. Je lui achète une île. Une île presque paradisiaque. Avec des palmiers miniatures verts fluo, une plage et une petite échelle. Que demander de mieux. Vraiment. Elle s'imagine probablement que c'est une invitation. Mais non. Ce n'en est pas une. Elle éparpille ses bagages un peu partout dans ma tête, la salope. Elle étale son linge sale. C'est le bordel. Je ne peux pas dire que j'aime particulièrement le désordre. Respire. Elle va passer. Mais je sais qu'elle sera de retour. Je ne sais pas quand exactement, car son arrivée est rarement en même temps que celle du printemps. Du jour au lendemain, ses pattes ont disparu. Elle ne les cherche plus. Ingurgitées, elles sont tombées dans son estomac, lentement. Muqueuse stomacale, danse finale. Sans prévenir. Elle s'en va.

Photo – WIKIHOW.COM

LE FESTIN AU CRÉPUSCULE
note de lecture

Marie-Claire Blais a fait paraître chez Boréal cet automne *Le festin au crépuscule*, roman qui s'inscrit dans une série ouverte par *Soifs* en 1995 et qui suit *Aux Jardins des Acacias* (2014). Le récit a pour centre la figure de Daniel, un romancier s'apprêtant à donner une conférence lors d'une rencontre internationale d'écrivains en Écosse, rencontre où un festin doit avoir lieu, le soir, dans une villa en montagne. Daniel, errant dans le village qui est devenu pour l'occasion un village d'écrivains, cherche encore à formuler sa conférence, alors qu'il est assailli de rêves, de souvenirs, de visions où apparaissent ses enfants, mais surtout une multi-

Parmi les noeuds et les culs-de-sac d'un monde où les combats sont multiples, où la violence est inouïe, il semble qu'un poids pèse sur chaque voix décidant de s'exprimer sur la place publique.

tude de figures ayant chacune leurs luttes particulières : un enfant malade abandonné par son père, une transsexuelle qui cherche comment mener son combat, des mères qui habitent les motels, un jeune musicien qui se rappelle ses compagnons de la rue, un vieillard dans sa tour qui veille sur la faune de son île… Toutes ces visions alternent dans un même souffle — le roman est lui-même fait de seulement quelques phrases qui s'étirent sur plusieurs pages — pour constituer le tissu du récit. Il semble que par cette véritable courtepointe rêvée par Daniel, le roman veuille exhiber deux réalités auxquelles doit faire face tout romancier qui cherche aujourd'hui à donner la parole à l'autre : l'extrême complexité du monde dans lequel nous vivons, vaste labyrinthe d'histoires, de conjectures et de rapports, ainsi que la conscience que nous en avons, garantie par les médias et les communications. Mais ce qui est surtout mis à l'avant-plan ici, c'est la conscience qu'a l'écrivain, tel Daniel, de la souffrance et de la misère vécue aux quatre coins du globe.

l'incessant mouvement de tout l'univers et de ses habitants s'infiltrait par ses pores nuit et jour, et quel bonheur que nos enfants, malgré tout ce chaos d'images qui nous blessent, fussent toujours avec nous, était-ce un bonheur ou une fatalité que la solitude fut extirpée de l'être humain telle une racine qui l'eût pétrifié et qu'il vécut soudain devant un miroir reflétant tous les bruits et toutes les voix, attaché à son téléphone comme si c'eût été là sa maison et qu'il n'en eût plus d'autre (p. 209)

Daniel voudrait pouvoir dire quelque chose, dans sa conférence, de ces figures qu'il voit en songe. Le roman interroge la place de l'écrivain et de l'artiste d'aujourd'hui, explorant les positions possibles en les incarnant dans ses personnages. On y évoque des écrivains militants, des écrivains derrière les barreaux qui perdent le droit de s'exprimer, des écrivains à succès, d'autres indécis, des écrivains découragés ou acharnés. Les enfants de Daniel, eux, choisissent la révolte face au monde violent dans lequel ils habitent. Quant à la place que la société réserve à l'artiste, elle est concrétisée par quelques grandes figures, comme Beethoven l'incompris, *Dieu maltraitant son enfant comme s'il n'eût pas été l'auteur des chants de la lumière, comme s'il n'eût été qu'un pauvre hère, un être commun, comme voyaient en lui les femmes qu'il aimait*. (p. 164)

L'écrivain a-t-il une responsabilité sociale ? Doit-il donner la parole à la souffrance des autres ? Parmi les nœuds et les culs-de-sac d'un monde où les combats sont multiples, où la violence est inouïe, il semble qu'un poids pèse sur chaque voix décidant de s'exprimer sur la place publique. Quelle est la valeur fondamentale du rôle de l'artiste aujourd'hui ? L'écrivain, aussi, est peut-être celui qui, même s'il ne trouve pas toutes les réponses, réussit, d'écrit en écrit, par sa pensée dynamique à faire quelques pas de plus dans le labyrinthe des existences humaines.

BLAIS, Marie-Claire, *Le festin au crépuscule*, Montréal, Boréal, 2015, 287 p.

Crise de lettres

J'ai posté pas moins de quarante-deux lettres cette semaine. Pour ceux qui se demandent si ce nombre est une référence directe à Douglas Adam : non. J'ai réellement envoyé quarante-deux enveloppes en l'espace de sept jours. Ce n'est toutefois pas parce que je suis un homme d'affaires important des finances ou un espion en pleine guerre froide, c'est juste un fait avéré qu'un jour peut-être vous comprendrez. Généralement, j'envoie mes lettres à des adresses aléatoires grâce à un procédé de mon cru très complexe : j'ouvre la télévision chaque matin à *Salut, Bonjour!* et je prends en note un mot quelconque dit par Gino Chouinard. Ensuite, je me munis de mon annuaire et pige au hasard des gens (et leur adresse) dans la section de la première lettre de ce mot. Une fois mes enveloppes faites, il me reste l'étape du message à proprement parler; c'est ma partie préférée. J'ouvre mon dictionnaire et griffonne les quatre cent dix mots qui construiront mon texte. Cette fois-ci, c'est peut-être une référence à Jorge Luis Borges; je vous laisse vérifier. Finalement, je scelle le tout et les poste le dimanche midi.

Comme vous pouvez vous en douter, je n'ai pas beaucoup de réponses. C'est d'ailleurs un euphémisme voulant dire aucune. En fait, non. J'ai déjà reçu quelques lettres de questionnement et d'autres d'injures, mais dans l'ensemble, c'est une proportion qui tend vers zéro. Une seule fois, quelqu'un m'a renvoyé une longue lettre emplie de phrases complètes et ordonnées; tout le contraire de ce que j'écris. En y réfléchissant, je me suis interrogé sur le contenu du message que je lui ai envoyé. Ce pourrait-il que quelques mots que j'ai transcrits aient formé une phrase lisible et fonctionnelle? Ce pourrait-il que l'alignement de l'ensemble des mots fasse un texte complet qui peut engendrer une réflexion et une réponse de la part du lecteur?

Il me semble absurde qu'une telle probabilité se réalise, mais c'est encore plus ridicule de ne pas la considérer. Je m'approche donc de ma pile de lettres de la semaine, en prends une, l'ouvre et la lis. Incompréhensible, heureusement. J'en ouvre une deuxième, puis une troisième. Toujours le même constat. Puis j'en ouvre une où, en plein milieu du charabia, je peux y lire une suite de mots qui a du sens. Sans le vouloir, j'envoie donc parfois des messages pouvant être interprétés par le lecteur. Dans une de ces enveloppes, j'ai trouvé ce texte.

Je suis déconcentrée par le moindre petit truc

Il est presque midi. Les étudiants se pressent dans les escaliers roulants. Ils sont grands, petits, moyens, maigres, gros, fins. Cela devient difficile de ne pas se laisser entraîner par la foule dans une direction autre que celle choisie. Quand enfin, on atteint le siège voulu dans la bonne salle de classe, on se dit qu'on est enfin au calme. Mais les étudiants continuent d'arriver de chaque côté. Ils entrent dans la pièce, en ressortent, pendant que d'autres y rentrent à nouveau. Autour de moi, ils sont noirs, blancs, métis, asiatiques. Quelques Indiens aussi. Ils parlent avec leurs voisins, travaillent, rient, écoutent de la musique en attendant l'arrivée du professeur. Beaucoup ont leurs yeux rivés sur un écran. Parfois même deux à la fois. Ils finissent des essays, parlent à des gens sur Facebook, font du shopping en ligne, visitent des sites divers et variés. Ils ont les cheveux blonds, bruns, noirs, mais pas roux. Il n'y a pas de roux dans cette salle. Par contre, il y a des roses et des bleus. Si je ne bouge pas la tête, je peux voir vingt étudiants. Sur ces vingt étudiants, quinze ont leurs iPhone sortis à côté d'eux. Et sur ces quinze étudiants dont les iPhone sont sortis, douze les utilisent en ce moment même. Ils portent des lunettes, des casquettes, des bonnets, des écharpes ou des foulards. Le professeur arrive en retard. Il nous dit qu'un bar irlandais dans la rue d'à côté propose des jeux d'alcool à la bière, avec comme récompense encore plus d'alcool, mais gratuit. Quelques étudiants secouent la tête, se demandant sans doute ce qu'ils font ici. D'autres rient tranquillement. Il ne faut pas laisser un professeur sans réaction à ce qu'il vient de dire. Le cours commence. Aujourd'hui, ce sont le cerveau et les neurones. Un élève laisse tomber sa tête dans ses bras au bout de quelques minutes. Il dort. D'autres prennent des notes compulsivement. Ma voisine fait des fiches pour un cours de biologie. Je crois. Certains continuent ce qu'ils faisaient avant l'arrivée du professeur. Celui-ci fait une deuxième joke. Le peu d'étudiants attentifs au cours rit poliment. Une heure plus tard, le professeur nous libère. Le ballet recommence. Certains étudiants ont déjà fait leurs sacs, et se précipitent hors de la salle. D'autres prennent leur temps. Ils discutent avec leur voisin, parlent au téléphone, rangent leurs affaires tranquillement. Bousculade pour sortir de la salle de classe. Je m'écarte, et les observe. Ils sont pressés, ou non. Ils sourient, ou non. Enfin, la foule s'éclaircit, et je sors de la pièce. Pour retrouver la même bousculade ou presque près des escaliers roulants. Je cherche les escaliers. Dans cette foule, ma petite taille ne m'aide pas, et je fais le tour de l'étage avant de trouver la porte, bien cachée, menant aux escaliers. Je descends les marches quatre à quatre, pour me retrouver dans un coin du bâtiment dans lequel je ne vais presque jamais. Il n'y a personne. Tout au plus deux, trois étudiants qui me regardent en souriant. Ils sont bruns, blonds, et roux. Le premier roux que je croise de la journée. Je leur souris en retour, et continue vers la sortie. Heureusement que je ne suis pas arrivée dans le Grand Hall. La foule aurait été encore plus dense. J'aime cette sortie. Il n'y a personne, et le soleil donne sur la porte et les marches. Un petit groupe d'étudiants sont assis là dans un coin, cigarettes allumées. Certains déjeunent, d'autres fument. Ils écoutent de la musique, parlent avec animation, et rient. Ils sont gros, fins ou maigres. Ils ont les yeux bleus, marrons ou noirs. Ils ont les cheveux bruns, blonds ou noirs. Je remonte la rue. Ici, peu d'étudiants. Des enfants. Des parents. Des personnes âgées. Des adolescents. J'aurais bien aimé être rousse. Je rentre chez moi.

1001 fesses

« Redonnons à nos corps, par l'art, la grâce d'une Vénus »

– 1001 fesses

« Trop longues, trop grosses, trop molles, trop petites, trop plates. Vergetures et cellulite en extra, et pourquoi pas des varices pour couronner le tout, tiens. On se regarde dans le miroir en déplorant notre manque de discipline quant aux heures à la piscine ou au jogging quotidien. »

— Émilie Mercier

Les médias de masse – magazines, films, publicités, etc., cultivent la beauté comme un labyrinthe. Pour remporter le jeu, il faut remplir les différents critères esthétiques établis. Ces canons de beauté métaphorisent l'unique chemin menant à la sortie du labyrinthe, désignant ainsi les caractères à présenter et les règles à suivre pour l'obtention de la beauté idéale. Cependant, beaucoup d'entre nous trouveraient difficilement l'issue, atteindraient rarement l'objectif. Dès l'adolescence, les femmes développent, à cause de cette conception de la beauté beaucoup de complexes, et certaines d'entre elles ne s'en remettent même jamais. Ainsi, permettez-moi de vous présenter deux Montréalaises, Émilie Mercier et Frédérique Marseille, qui n'hésitent pas à utiliser leur art pour crier haut et fort leur indignation devant ce culte normatif de la beauté. Leur projet visuel *1001 FESSES* rend la beauté accessible par tous les passages du labyrinthe, car elle réside dans la différence.

Elles se présentent comme deux amies, « deux femmes, qui vivent, comme tant d'entre nous, certains complexes devant le méchant miroir ». L'une capture les images et l'autre dirige les opérations; Émilie et Frédérique réconcilient les femmes avec leurs postérieurs – zone de tous les complexes. À travers sa Mamia argentique, Émilie, plastigraphe professionnelle, apprivoise et photographie les beautés fessières. Comme indiqué sur leur site, elle capture l'authenticité et la douceur des postérieurs, faisant ainsi honneur à la beauté de la nature. Son acolyte, Frédérique, fondatrice de *artbangbang.com*, s'investit dans le développement et le dévoilement du projet. Frédérique est l'entrepreneuse, l'entremetteuse — elle va même jusqu'à choisir le mot « entregenteuse » pour définir son rôle. Dans tous les cas, elles forment un duo; c'est ensemble qu'elles présentent un long poème visuel faisant honneur à la différence des corps féminins. Peu importe le chemin, elles nous accompagnent vers la sortie du labyrinthe.

Sans dévoiler quelque identité que ce soit, les photos favorisent la beauté des irrégularités et des détails des arrière-trains de chacune, afin de démontrer, comme elles indiquent sur leur site : « l'effet immanquablement beau de TOUTES nos fesses. » Les paires de fesses courtes, longues, plates, bombées, petites, grosses, etc., qui sont photographiées nous invitent à nous défaire des canons de beauté médiatisés, qui nous font plus violence qu'autre chose. Le nombre *1001* exprime leur volonté d'avoir, en image, une grande quantité de fesses pour faire honneur le plus possible à la beauté grandiose de la nature.

Si vous êtes de l'avis d'Émilie et Frédérique, je vous invite à prendre rendez-vous avec elles afin de rendre honneur à la beauté de toutes les fesses des femmes, et en particulier les vôtres : « soumettez vos fesses aux regards de tous pour qu'on les trouve belles. Pour que la prochaine fois que vous irez vous dévêtir à la piscine, vous puissiez être fière de leur giblotage dans l'eau parce qu'elles auront été, dans ce projet artistique, des *super models*. »

« Dans le fond, c'est peut-être plus facile d'être belle de la fesse que de la face. »

– Témoignage d'une modèle d'un jour

1001fesses.tumblr.com
projet1001fesses@gmail.com

Photos par ÉMILIE MERCIER

Le nid

Pourquoi les femmes aveugles mettent-elles au monde des enfants-ruches où vrombit sans cesse le rite des passages ?

Je suis née de cet espace d'absence, entre deux non-souffles.
Ma mère était sans visage devant le gel du sol, épuisée de retenir l'air dans le haut de la gorge.

Les premiers bourdonnements sont apparus en même temps que fleurs rouges au printemps de mes douze ans.

Les abeilles sauvages sont solitaires.
Elles apprennent à construire un nid dans les structures creuses.
C'est dans mes os, parois de terre sèche, qu'elles se sont installées.
J'avais pourtant rempli un tiroir de coquilles d'escargots et d'écorce trouée pour les recueillir.

En chacune de mes cellules sont scellés une larve, du pollen et du nectar.
Les rhombes traversent les thyroïdes; petites alvéoles de cire jusqu'à la glande pituitaire. Ma tête résonne des battements sourds d'insectes nombreux.

J'ai herborisé la lavande et la calendula pour rien. Savoir reconnaître les fleurs de centaurée et par cœur les vertus de l'huile d'arbre à thé ne m'a pas permis de remonter jusqu'aux plus anciens fossiles.

Un peu de résine de conifères aurait suffi à accéder aux premiers secrets. La découverte d'une espèce d'abeille éteinte aurait pu dévoiler l'ancrage des changements de comportements alimentaires. Les guêpes se sont perdues dans cette transition instable. Ma mémoire une proie couverte de pollen ne se souvient plus de la visite des fleurs, ne se souvient plus d'où provient la pollinisation selon un nombre défini.

Les cils tombent sur le regard de ma mère. Ses yeux ne veulent plus voir les sillons des colonies volatiles, mon corps à sa grandeur comme témoignage de ce qu'on a oublié.

Bientôt on aura le temps pour reconstruire : déposer un caillou à la fois, recouvrir l'asphalte de sa propre forme. J'alourdirai mes pieds de pierres plantées à la terre, déposerai sous elles toutes les femelles.
Je donnerai la main à celle qui m'a donné la vie, nous réapprendrons la tribu des femmes, le rituel inné de l'existence à tâtons.

Vagues

Vas-y, vaguer, vagabond.
Les vagues attendent –
attention au cœur, quand tu arracheras les pages.

Vas-y, construis un vaisseau vif,
un grain de lignes ondulantes
en italique et sans sérif.

Sois sûr de joindre tous les moindres trous,
fais-lui deux côtés durs,
une coque très forte.
Sans peur, faire face et éprouver
la glauque et la glace.

Mais telle une appréhension !
Quelle tension tenue,
dans la peau et dans les os
à l'heure de ta folle voyage.

Attention au cœur, quand tu arracheras les pages.
Un bateau de nuages, dans la forêt où tu nages.

Vas-y, bien-aimé, vagueur.
En barque du papier tu fais une belle image.

Sois sage, mon cœur.

Minotaure

Tu te berces sur la chaise dans un mouvement rassurant. Tes mains triturent la couverture qu'on t'impose sans savoir si tu as froid.

Tu contemples cette chambre que tu ne crois pas tienne. Partout tes yeux se posent mais ne reconnaissent pas. Tu pointes du doigt ce que tu ne sais plus nommer. Tu restes silencieux.

Perdu dans les dédales de ta mémoire, tu es à la fois enfant, adulte et vieillard. De jour en jour, tes souvenirs s'estompent, puis disparaissent.

Jusqu'à nos noms qui s'emmêlent dans tes pensées et ne trouvent plus la sortie. Jusqu'à ton amour qui s'égare entre les murs érigés dans ton esprit.

Tu es ton propre Minotaure.

Prisonnier de ta démence, prisonnier de ta tête qui ne suit plus tandis que le corps vit toujours. Et tu te berces sans nous entendre, sans même nous percevoir. Tu te berces pendant que le temps passe et efface ce qu'il reste de nous.

Alors nous partons. Et tu te berces encore.

l'Organe

APPEL DE TEXTES

VERTIGE

DATE LIMITE : 21 JANVIER 2016

soumissions.lorgane@gmail.com
lorgane.ca

illustration — Charlotte Parent

Numéro 03, Labyrinthes
Mardi, 8 décembre 2015

www.lorgane.ca

Questions et commentaires
recrutement@lorgane.ca

Thème du numéro 04 : Vertige

Date limite pour les soumissions
21 janvier 2016
Faire parvenir à
soumissions.lorgane@gmail.com

Conseil d'administration
Pierre Chauvin (président),
Justine Falardeau,
Mélanie Meloche-Holubowski,
Sophie Pouliot,
Jean-François Vaillancourt.
Membre sans droit de vote
Charlotte Parent.

Contributeurs
Sarah Boutin, Catherine Côté,
Justine Falardeau,
Charles Gauthier-Ouellette,
Dominic Laperrière-Marchessault
Ève Lapierre,
Samuel Lavallée Daunais,
Charles-A. Marois, Anna Michetti,
Félix Parent, Mathieu Parent,
Daniel Pelchat, Frances Pope,
Marie-Hélène Quesnel-Olivo,
Miriam Sbih, Taloche d'Hivers,
Maéva Thibeault.

Illustrations
p.35 Joey Desjardins,
p.36 Vincent Potvin,
p.40, 50 Charlotte Parent,
p.47 Sarah Boutin.

Couverture
Première de couverture par
Marie Chemin.
Deuxième et troisième
de couverture par
Julien St-Pierre Fortin

Rédactrice en chef
Charlotte Parent

Chef de pupitre Arts et Culture
Alice Brassard

Chef de pupitre Société
OUVERT

Chef de pupitre Environnement
OUVERT

Chef de pupitre Création littéraire
Marie-Pier Favreau-Chalifour

Directrice artistique
Sophie Auger

Directeur graphique
Vincent Potvin

Directrice de la photographie
Marie Chemin

Directeur de l'illustration
Joey Desjardins

Correctrice
Alice Pierre

Composition par *L'Organe*.
Impression par *Hebdo Litho*.

L'Organe recrute !

Nous sommes à la recherche de deux personnes pour remplir des postes d'éditeurs.
Les membres du comité de rédaction doivent être étudiants du premier cycle à Concordia.

Plus d'information sur www.lorgane.ca
Contactez recrutement@lorgane.ca pour poser vos questions ou soumettre votre candidature.

l'Organe

HIVER 2015 L'ORGANE — MAGAZINE FRANCOPHONE DE CONCORDIA LABYRINTHES